Document generated on 05/09/2025 8:27 a.m.

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

« Gabrielle, gardienne de l'horizon » (drame en quatre actes)

Lise Gaboury-Diallo

Volume 26, Number 1-2, 2014

Autour de Gabrielle Roy

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1029466ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1029466ar

See table of contents

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)
1916-7792 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gaboury-Diallo, L. (2014). « Gabrielle, gardienne de l'horizon » (drame en quatre actes). *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *26*(1-2), 111–163. https://doi.org/10.7202/1029466ar

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CAHIERS FRANCO-CANADIENS DE L'OUEST
Vol. 26, nos 1 et 2, 2014, p. 111-163

Gabrielle, gardienne de l'horizon (drame en quatre actes)

Lise GABOURY-DIALLO

INTRODUCTION

La pièce «Gabrielle, gardienne de l'horizon», dont le texte suit, a été jouée en 2013 au Manitoba, devant des publics adultes et scolaires, par le Cercle Molière, à l'occasion du dixième anniversaire de la Maison Gabrielle-Roy et du trentième anniversaire du décès de Gabrielle Roy.

Dans le programme d'une des représentations de la pièce, l'auteure, Lise Gaboury-Diallo, déclare:

> [j]'ai tenté d'explorer les entrecroisements possibles entre la fiction et la réalité historique. J'ai imaginé ces scènes et ces dialogues entre Gabrielle Roy et [des] personnages [...] Certains sont nés de la plume de Gabrielle Roy, alors que d'autres ont réellement existé et ont côtoyé l'auteure. Pour moi, et tous ses enfants fictifs et réels, Gabrielle Roy sera toujours la gardienne de l'horizon, cette ligne mystérieuse qui, une fois franchie, s'appelle conscience créatrice. Et d'où on voit toujours poindre l'espoir.

Le programme contenait également le résumé suivant de la pièce:

> Gabrielle tente de dormir, elle est troublée par des cauchemars. Elle est d'abord hantée par des visions inquiétantes: certains personnages masculins viennent lui demander leur dû... Puis, c'est au tour des personnages féminins de venir demander des explications. Enfin, le personnage-clé, Pierre Cadorai, vient éclairer un peu le cauchemar de Gabrielle. Il est accompagné de Mme Toussignant. Viennent par la suite ses personnages soit semi-autobiographiques, soit réels qui lui permettront de faire la paix avec sa vie.

à Saint-Boniface, 2012

> *«[...] Pas plus aujourd'hui qu'hier, Boris Caviarov n'aurait pu dire par quels détours imprévisibles son destin l'avait conduit de ses doux vallons de Syktyvikar jusqu'à ces mornes confins de la Saskatchewan où la plaine succédait à la plaine comme un signe au fond de l'illusoire quête des hommes.*
> *Il était chef de gare. En dix-huit ans de métier, quatre voyageurs seulement avaient fait halte à New Warsaw [...] Mais toute espérance n'était pas morte pour Boris: non loin de la gare, dans une déclivité, tel un souvenir impérissable de la folle ardeur des rêves humains, poussaient quelques plants de betteraves sauvages, et le cœur de Boris en était consolé [...]»* (Roy, 1983, p. 71-72).

Comédiens: 2 hommes, 2 femmes

Décor:

Côté jardin: on trouve une commode/coiffeuse/table de travail (avec un mélange d'objets posés sur la table: livres, pots de maquillage, stylo, une grande horloge qui fait un bruit audible, carnets et stylos, bijoux) avec grand miroir, une petite lampe qui s'allume. Vers l'avant de la scène, un fauteuil où sera drapé une couverture en laine et, à côté, une petite table de chevet où est posé un pichet d'eau et un verre et une autre lampe pour lire.

Côté cour: une grande garde-robe où sont rangés quelques objets: robes, chaussures, châle, nylons et robe de chambre, une toile blanche montée sur cadre. Une porte mène vers les autres parties de la maison. Le lit est placé vers l'avant de la scène, plus ou moins côté cour (pas au centre) et, au fond, vers le centre, on trouve une porte-fenêtre qui est entrouverte (préférablement avec deux portes) sur un balcon ou jardin. Il y a aussi un store roulé qui sera tiré pour assombrir la salle, quand la porte sera fermée à la fin de la pièce. Sur le mur près de la porte, on voit un cadre accroché, préférablement une copie de l'artiste peintre René Richard.

Personnage principal:

Gabrielle Roy: telle qu'elle était de son vivant, vers la fin de sa vie.

Personnages masculins plus ou moins fictifs (par ordre d'apparition):

Jean Lévesque: beau, jeune homme, habillé d'un costume en polyester... Casquette.

Emmanuel Létourneau: jeune homme en habit de soldat. Porte le béret.

Azarius Lacasse: homme d'un certain âge: habit de soldat, mais fripé. Béret roulé dans l'épaulette.

Alexandre Chenevert, homme d'un âge moyen, rond, court, habillé de gris, avec un chapeau rond.

Sam Lee Wong: Cet homme oriental est petit de taille, habillé comme un cuistot en blanc, vêtements un peu sales, il est courbé, âgé.

Pierre Cadorai: ce peintre-trappeur-voyageur est un jeune homme, il a des cheveux assez longs, porte des habits de trappeur, et, dans sa poche, on voit des crayons et des pinceaux.

Médéric: le jeune Métis est grand, fort et bien bâti. On le voit de dos, il est à cheval, des longs cheveux noirs tressés sous un chapeau de cowboy. Il grimpe une colline et derrière lui, sur un autre cheval, une jeune femme (Gabrielle, âgée de 18 ans).

Personnages féminins plus ou moins fictifs (par ordre d'apparition):

Florentine Lacasse: une jeune fille qui se veut belle, rouge à lèvres très rouge, fardée un peu trop, qui porte des bijoux clinquants, des chaussures trop hautes et grandes pour elle.

Rose-Anne Lacasse: sa mère, vieille prématurément par de trop nombreuses grossesses, elle est grisonnante, ronde, porte un grand tablier au-dessus de sa tenue très simple. Des chaussures très ordinaires avec des bas courts.

Elsa Kumachuk: une vieille Inuit, dos recourbé, habillée d'un mélange curieux: vêtements à la fois traditionnels et contemporains (d'origine américaine/européenne),

mais tout est vieux, fripé, sans couleur. Elle porte de vieilles bottes de pluie usées.

Martha Yaramko: l'Ukrainienne porte un tablier brodé, vieilli, une grande jupe grise et des bottines démodées. Un babouchka (fichu) sur la tête.

Luzina Tousignant: même description que la précédente, mais elle arrive avec un manteau de pluie et un parapluie. On constate qu'elle est enceinte, un peu plus soignée, plus gaie, plus heureuse que les autres femmes.

Personnages imaginaires mais inspirés de sources véridiques / autobiographiques:

Christine = Gabrielle

Éveline = Mère, une femme élégante, âgée. Porte une robe et un tablier de l'époque.

Allusion à d'autres membres de sa famille, à *Wilhelm* (*Rue Deschambault* et *La route d'Altamont*, entre autres) et à *Marcel Carbotte*.

Stephen = ami canadien vivant en Angleterre, beau jeune homme (il n'a pas de nom de famille, mais est d'origine ukrainienne, il est évoqué dans *La détresse et l'enchantement*)

Édouard = Père, un homme nettement plus vieux qu'Éveline, habillé de façon soignée.

* * * * * * * * *

Acte 1, scène 1

La chambre à coucher de Gabrielle Roy, cette est âgée, malade... Tout est très silencieux, on n'entend que l'horloge.

Souffrante, Gabrielle est allongée sur son lit, adossée à des coussins, (ou assise dans un fauteuil) elle essaie d'écrire. Elle s'assoupit. On l'entend gémir. Prise d'une quinte de toux, elle se réveille, enlève la petite table et les coussins, les pose derrière le lit et se couche. Elle essaie de dormir. On la voit finalement immobile en train de dormir. Subitement, on sent la frayeur monter chez elle: elle a un cauchemar. Elle se lève et met sa robe de chambre, se dirige vers la porte qu'elle ouvre pour sortir de sa chambre (côté cour).

Elle tombe sur Jean et Emmanuel qui rient. L'un d'eux s'apprêtait justement à frapper à la porte. Quand la porte s'ouvre, tout le monde est pris de court.

GABRIELLE (*reculant*): Mais, qui êtes-vous?

JEAN (*énergique et déterminé, il s'avance de deux pas et s'arrête, la main droite sortie comme pour lui serrer la main*): Jean, Jean Lévesque à votre service, madame.

GABRIELLE (*avance, puis s'arrête subitement. Il y a une certaine distance entre eux*): Jean?

EMMANUEL (*suit Jean de près, mais reste un peu en retrait, il tend également la main droite*): Et moi, je suis l'ami de Jean. Je m'appelle Emmanuel Létourneau. Enchanté de faire votre connaissance.

GABRIELLE (*recule, défaillante, vers son fauteuil et s'assoit lourdement*): Emmanuel?

EMMANUEL (*gêné*): Létourneau.

GABRIELLE: C'est impossible!

Jean et Emmanuel, voyant que Gabrielle ne viendra pas vers eux, baissent la main et répètent leur nom en même temps. On ne comprendra pas vraiment leur réplique.

JEAN: N'ayez pas peur, madame. Nous ne vous voulons aucun mal.

GABRIELLE: Je ne sais pas qui vous êtes, ni qui vous a envoyés, mais c'est une très mauvaise blague!

EMMANUEL (*à Jean, tout bas*): Tu m'as dit qu'elle nous connaissait très bien –

GABRIELLE (*lui coupe la parole, énervée*): Évidemment! J'ai bien reconnu vos noms. Vous prétendez être Jean Lévesque et Emmanuel Létourneau, mais c'est impossible!

EMMANUEL: Impossible? Je ne comprends pas...

GABRIELLE: Ce sont des personnages *fictifs*!

JEAN (*scandalisé*): Fictifs! Que voulez-vous dire?

GABRIELLE: Ils ont été créés pour mon roman *Bonheur d'occasion*. Vous n'êtes que des imposteurs!

EMMANUEL (*toujours debout, poli, timide*): Pourtant, on n'est pas en train d'interpréter un rôle. N'est-ce pas, Jean?

JEAN: Absolument pas! Nous sommes là, grandeur nature...

EMMANUEL: Oui, et puis on est venu vous demander... Euh, comment dire. C'est-à-dire qu'on voudrait savoir –

JEAN: La suite de notre histoire!

GABRIELLE: La suite?

EMMANUEL: Oui, ce qui se passera après, vous savez, dans notre histoire à nous –

GABRIELLE: Votre histoire à vous? Mais je rêve en couleur!

JEAN: Vous êtes bien réveillée, madame.

GABRIELLE: Écoutez, j'ai écrit ce roman il y a plus de 40 ans! Vous plaisantez ou quoi?

EMMANUEL: Pas du tout! On veut savoir ce qui nous arrive par après, parce que... parce que...

JEAN (*s'avance d'un pas, ton dur et sec*): Parce que vous nous avez lâchés!

GABRIELLE: Comment? Je vous ai lâchés? Mais je ne comprends pas...

JEAN: Parfaitement... Dans mon cas, moi, je me suis un peu intéressé à cette jeune fille...

EMMANUEL: *Toutes* les filles te trouvaient à leur goût, Jean!

GABRIELLE (*se bouche les oreilles*): Ça suffit! C'est un non-sens. Tout ceci n'est pas possible! (*Elle ignorera la conversation, fait semblant de lire*)

JEAN (à Emmanuel): Avec la petite fille Lacasse, il y avait quelque chose chez elle qui m'attirait et me rebutait en même temps... Je ne sais pas, j'étais curieux... (*Il se rend compte que Gabrielle ne l'écoute pas, alors il se rapproche d'elle et elle le regarde finalement*)

GABRIELLE: Comment?

JEAN: Je disais à Emmanuel que Florentine me rappelait trop que je venais moi aussi du quartier Saint-Henri...

EMMANUEL: C'est pas ça que tu me disais, tu me di –

JEAN: Puis, Florentine a rencontré mon ami là. Il l'a courtisée et l'a épousée juste avant de partir à la guerre... C'est ça, hein Emmanuel?

EMMANUEL (*emballé*): Oui! C'était le coup de foudre! J'étais aux anges! Mais... Mes parents n'approuvaient pas tellement. Peut-être qu'ils nous trouvaient un peu jeunes?

GABRIELLE: C'était surtout que Florentine ne venait pas du même milieu que toi, je pense –

EMMANUEL: C'est pas grave, je l'ai aimée, je l'aime, je l'aimerai toujours! C'est la plus douce, la plus fine, la plus –

JEAN: Ok, Emmanuel, on a compris. Bon, on était rendu où?

GABRIELLE: Je suis complètement perdue! Je...

JEAN: Oui, oui, je me rappelle! Je disais: vous commencez notre histoire; puis là, *paf,* en plein milieu de notre drame personnel, vous nous plantez là. Vous nous abandonnez sans état d'âme.

GABRIELLE: Mais –

JEAN: Vous ne revenez plus à mon histoire! Je ne saurai donc jamais ce qui m'attend dans la vie?

EMMANUEL (*il baisse la tête*): Et pour moi, j'ai l'impression que ça finira mal! (*pause. Il avance d'un pas et se trouve devant Jean qui ne se laisse pas faire, il avance aussitôt*) Aussi, je suis venu pour en avoir le cœur net! Dites-moi. Dites-moi la vérité. Est-ce que je meurs? Vous pouvez me le dire, je suis prêt!

GABRIELLE (*rire nerveux*): Mais, c'est fou! Je n'en crois pas mes yeux! Ni mes oreilles! (*en aparté*) Est-ce que c'est vrai que j'ai négligé de finir l'histoire de Jean?

JEAN: Pourtant, vous voyez bien, nous ne sommes pas des fantômes, madame!

GABRIELLE (*incrédule*): Attendez, attendez... je –... Vous voulez savoir quoi exactement? (*elle se lève et s'avance de quelques pas vers eux pour les regarder de plus près. Il y a environ un mètre entre eux*) Jean Lévesque... Toi, tu veux savoir ce qui t'arrive une fois que tu quittes Saint-Henri?

JEAN: Oui, madame, mais pas seulement ça, je veux savoir pourquoi vous m'avez donné ce caractère d'ambitieux. J'aime bien être studieux et déterminé, mais ensuite je deviens très lâche.

GABRIELLE: Lâche?

JEAN: Oui! Après cette visite chez les Lacasse où Florentine m'a reçu à bras ouverts, je l'ai abandonnée...

EMMANUEL: Quoi?

JEAN (*s'éloigne d'Emmanuel, un peu gêné*): Hmmm, j'ai peut-être pris un peu avantage d'une occasion, disons... (*il touche le lit, les draps de façon sensuelle... pause*) Florentine voulait que je la séduise! Et je suis un homme, après tout! J'ai pas pu résister!

EMMANUEL (*surpris*): Jean! Qu'est-ce que tu racontes là?

JEAN: Rien, rien, cela ne te concerne pas. (*fâché, à Gabrielle*) Et puis après, vous m'effacez, non seulement de la scène, mais de toute la suite du roman! Je pars pour ne jamais revenir! Dites-moi ce qui m'arrive!

GABRIELLE (*s'approche pour toucher le visage de Jean*) Jean Lévesque... ce que tu me demandes... c'est impossible, je –

EMMANUEL (*s'intercale entre les deux et pousse Jean avec une certaine vigueur*): Et moi, alors! Vous me donnez une personnalité de... de... je suis trop naïf, trop romantique. Je ne veux plus être trop gentil!

GABRIELLE: Trop gentil?

EMMANUEL: Oui! J'épouse ma chère petite Florentine et tout de suite après vous me faites partir aussi! (*regarde Jean*) Il me semble qu'il y a des choses que je devrais régler, que je devrais savoir!

JEAN: Qu'on, euh, que *nous* on voudrait savoir!

EMMANUEL: Oui, je m'engage pour servir la patrie, pour lutter pour la liberté et rétablir la justice dans le monde, mais...

GABRIELLE (*recule et s'assoit dans son fauteuil, se recouvre de sa couverture, comme si elle avait froid*): Tu es le jeune soldat, idéaliste et confiant. Tu pars faire la guerre...

EMMANUEL (*emporté*): Est-ce que je reviens au moins à Saint-Henri? Reviendrai-je vivant? Ou est-ce que vous me tuez... je veux sa –

JEAN (*froidement*): Nous voulons tout savoir!

Il s'approche de Gabrielle, mais Gabrielle se cache le visage subitement sous sa couverture. Spot sur Emmanuel et Jean qui s'avancent.

EMMANUEL: Écoute, Jean, je n'sais pas ce que tu racontais tantôt sur ton aventure avec Florentine, mais je pense que je devrais partir.

JEAN: Pars si tu veux, mais moi, moi, je reste. Je suis décidé.

EMMANUEL: De toute façon, j'aime pas trop déranger madame Roy comme ça. Elle ne nous attendait pas... Bon... ben... (*hésite*) mais, tu sais... Si jamais elle te raconte la suite de ta vie, pourrais-tu lui demander...?

JEAN: On verra comment ça se présente... Je ne te promets rien.

EMMANUEL: Oui, oui, bien sûr. Tu feras de ton mieux. Je sais...

Il quitte la scène et Jean se met à faire les cent pas. Il murmure tout bas.

JEAN: Je me demande si lui puis Florentine ont été heureux? (*pause*) Bof! Je m'en fous finalement. Ce que je veux surtout savoir, c'est si *moi*, j'ai finalement fait fortune puis connu le succès!

Il se retourne finalement vers la figure de Gabrielle Roy et quand il se trouve derrière elle, il la fixe et se croise les bras. Gabrielle sent qu'il la fixe, se dévoile lentement le visage et se tourne pour le regarder. Il fait le tour du fauteuil et s'assoit sur le lit.

JEAN: Madame Roy, je –

Acte I, scène 2

Avant qu'il ne puisse finir sa phrase, Azarius entre en trombe dans la pièce.

AZARIUS (*essouflé*): Désolé du retard! (*timidement*) Je me suis un peu perdu...

GABRIELLE (*se lève*): Et vous êtes?

Azarius s'avance de deux pas en présentant sa main droite.

AZARIUS: Azarius, madame Roy, Azarius Lacasse. J'arrive du quartier Saint-Henri, là, à Montréal.

GABRIELLE (*marmonne, abasourdie*): Azarius maintenant?

JEAN (*se lève, un peu énervé par l'interruption, lui tend la main mais de mauvaise grâce et incline sa tête en le saluant. Il enchaîne aussitôt*): Mais monsieur Lacasse, Emmanuel et moi, on est tous les deux natifs de Montréal aussi, comme vous, puis on est arrivé à l'heure, nous!

AZARIUS: Ah! Te voilà, Jean! (*regarde autour*) Puis, où s'qu'y est mon gendre?

JEAN: Emmanuel est parti, mais moi je suis toujours là.

AZARIUS: Bon, ben encore, j'vous demande ben pardon du p'tit retard... (*Puis, il se rapproche de Gabrielle et lui tend à nouveau la main*): Azarius Lacasse, madame Roy. Tout le plaisir est pour moi, c'est sûr...

GABRIELLE (*agit comme par réflexe*): Euh... Enchantée... (*elle s'avance et lui serre la main et même celle de Jean*)

AZARIUS: Comme Jean vous l'a probablement d'jà 'spliqué, madame, on est venu vous demander not' compte...

GABRIELLE (*désemparée, elle recule et reprend son fauteuil*): Votre compte?

JEAN: C'est-à-dire, ce que monsieur Lacasse essaie de vous dire, c'est qu'on aimerait bien savoir vos motifs –

AZARIUS: Ouais, c'est en plein ça! Je veux savoir, c't-à-dire nous aut' *on* veut savoir, pourquoi j'arrive pas à trouver du boulot stâble là. J'suis charpentier... mais i'a pas ben, ben d'l'ouvrage.

GABRIELLE: Les temps sont durs, c'est la guerre.

AZARIUS: Peut-être ben, mais c'est vraiment dur à vivre! Ma famille grandit toujours, j'ai de beaux enfants, mais j'en ai beaucoup. Puis le petit Daniel, qu'est malade...

GABRIELLE: C'est une époque précise que j'évoque. Plusieurs sont au chômage –

AZARIUS:—Puis ma pauvre Rose-Anna, enceinte encore. (*soupire*)

GABRIELLE: Je voulais être réaliste, c'est tout.

AZARIUS: (*plus optimiste*) Heureusement qu'y'a Florentine, qui nous donne un p'tit coup d'main... A' travaille au restaurant, tu sais le Quinze-Cents là-bas là, pi' a contribue une partie de son chèque, mais c'est pas gros, gros, pi –

JEAN: (*impatient*): Bon, ok, ok, on a compris. Ça suffit les détails! On veut –

AZARIUS (*rit*): Ouais, ouais, t'as raison, Jean, j'suis toujours trop empêtré dans mes propres malheurs... Faut que j'pense rien qu'à l'av'nir asteur, c'qui est faite est faite!

JEAN: C'est ça! Exactement! Alors, madame Roy, quel sort vous réservez-nous?

GABRIELLE: Ma foi! Je n'y ai jamais vraiment songé... (*aparté*) Je ne sais même plus pourquoi je les ai décrits ainsi, ces hommes. Ressemblent-ils à mon père? mes frères?...

AZARIUS: Euh, s'cusez-moi, madame Roy... Je disais qu'on voulait savoir pourquoi on fait ce qu'on fait. Non, c'pas ça que je veux dire... J'veux dire pourquoi vous nous faites agir ou bedon *pas* agir comme... (*s'embrouillant*) Euh, eh bien, comme, comme...

JEAN (*exaspéré*): Comme des hommes plus ou moins ratés!

AZARIUS: Oh, c't'un peu fort ça!

JEAN: Vous me faites disparaître comme un voleur dans la nuit. Je me détourne et je néglige Florentine. Et, lui –

AZARIUS: Quoi, moi? J'me suis t'engagé dans l'armée justement pour –

JEAN: Vous nous faites agir comme des inconscients, de pauvres types! Sans véritable courage! (*d'un ton péremptoire*) J'ai tellement *honte* de nous!

Azarius veut réfuter, mais finalement il accepte les paroles de Jean et hoche la tête. Pendant le restant de ce dialogue, on voit Jean qui se met à circuler et à inspecter les objets. Azarius, quant à lui, s'assoit sur le coin du lit de Gabrielle et lui fait face.

GABRIELLE (*surprise*): Quoi? Honte!

AZARIUS (*confiant, cabotin même*): Vous avez bien entendu. J'irais même plus loin. On est tous des grands ratés!

JEAN: Pas moi!

GABRIELLE: Mais enfin! Enfin! Vous parlez de votre vie comme si... je vous rappelle, c'est un roman! Je ne puis assez insister sur le fait qu'il s'agit d'une simple fiction!

AZARIUS: C'est pas grave, ça. Mais peut-être que pouvez-vous quand même nous dire pourquoi on est comme ça?

GABRIELLE: Je pense que vous devez partir. Il est tard...

JEAN: Dès que vous nous éluciderez notre sort, je veux dire la fin de notre drame à nous, on part.

GABRIELLE: J'ai connu du succès avec ce roman...[1] J'étais jeune, je...

JEAN (*insistant, un peu agressif*): C'est pas vraiment *votre* histoire qu'on veut connaître, comprenez-vous. (*Il marmonne plus bas mais Azarius l'entend*) On s'en fiche un peu...

---

1. On peut projeter ici des informations sur le roman *Bonheur d'occasion*: le livre est traduit en anglais, *The Tin Flute*, et est choisi le livre du mois de la *Literary Guild of America* aux États-Unis: 700 000 exemplaires ont été imprimés. Pour ce roman, Gabrielle Roy reçoit le prix Femina en France en 1947.

AZARIUS: Oh, mais laissez-la un peu. (*plus fort*) Il faut peut-être qu'elle commence depuis le début, non? Vous êtes née ici au Québec...?

GABRIELLE (*répond automatiquement*) Mais non! À Saint-Boniface, au Manitoba, en 1909. (*regrette aussitôt*) Mais ce ne sont pas de vos affaires, ça!

JEAN: Elle a raison.

GABRIELLE: En fait, je suis arrivée à la littérature un peu par accident, vous savez. J'aimais les études, les langues, mais surtout le théâtre!

AZARIUS: Oh, racontez-nous don' ça!

JEAN (*découragé, s'assoit sur le coin du lit*): Monsieur Lacasse! On s'éloigne du sujet...

GABRIELLE: Vous savez, à 27 ans, j'ai remporté un prix prestigieux au Festival national d'art dramatique.

AZARIUS: Vraiment?

GABRIELLE: Oui, j'interprétais le rôle de Maryvonne dans la pièce *Les sœurs Guédonec*.

AZARIUS: Vous étiez comédienne?

GABRIELLE: Non, j'étais enseignante, mais mon passe-temps, c'était le théâtre. Je jouais au Cercle Molière.

AZARIUS: Je ne suis jamais allé au théâtre moi. Toi, Jean?

JEAN (*hausse les épaules et secoue la tête*)

GABRIELLE (*regarde Jean*): J'étais peut-être un peu ambitieuse comme toi, Jean.

JEAN: Comme moi?

GABRIELLE: Oui, je voulais poursuivre des études au *Guildhall School of Music and Drama*. En 1937, après avoir fait quelques économies, je suis partie en Angleterre.

AZARIUS: L'Angleterre! Ah, c'est ben loin ça!

GABRIELLE: Oui, en effet... Mais le théâtre, en fin de compte, ce n'était pas pour moi. Je me suis tournée vers l'écriture.

JEAN (*cache de sa main le fait qu'il bâille*): Hmmm... Fascinant!... Mais, je suis pas venu pour que vous me racontiez *votre* vie, mais plutôt la mienne!

GABRIELLE: Mais que voulez-vous que je vous dise? Mais je n'ai jamais écrit une suite... Comprenez-vous?

JEAN: Mais vous la connaissez la suite, non?

GABRIELLE: Non! Et, puis, cette situation est invraisemblable: vous êtes des personnages que j'ai créés!

AZARIUS: Qui veulent savoir ce qui leur arrive!

GABRIELLE: Mais ce que vous me demandez est impossible. Tout ceci est une mauvaise blague. Vous n'existez pas!

JEAN (*ulcéré*): On n'existe pas! Mais, mais évidemment que oui, puisqu'on est là!

AZARIUS (*cherche à le calmer, le retient*): Du calme, du calme... (*à Gabrielle*) C'est pas si compliqué, pourtant.

JEAN (*sur un ton encore plus agressif*): Vous prenez plaisir à nous caractériser comme des hommes insensibles.

GABRIELLE (*Prise de doute, se met à compter sur ses doigts jusqu'à trois, en aparté*): Azarius, Emmanuel, Jean... Est-ce vrai que ce ne sont que des modèles «négatifs» d'hommes dans ce livre? Pourquoi ai-je fait ça?... (*se ressaisissant et s'adresse surtout à Jean*) Je ne sais pas quoi vous dire –

JEAN: Moi, après ma soirée avec Florentine, j'ai pris la poudre d'escampette comme un beau lâche. L'autre, Emmanuel, d'accord, il est gentil, c'est correct, mais c'est pas lui qui a inventé les lumières, si vous me comprenez. Quant à lui, (*il désigne Azarius*) c'est le plus grand parleur et petit faiseur de tout temps! Fainéant et rêveur comme il n'y en a pas!

AZARIUS (*rejoint les deux devant la porte-fenêtre, se veut conciliant et tente de calmer Jean*): Jean!... Madame Roy, mon ami là s'esprime de façon un peu... dure, disons, mais y'a pas tort, c'est vrai que lui et moi, on est loin de représenter l'homme idéal...

GABRIELLE: Mais je m'évertue à essayer de vous expliquer que ce roman n'est pas une idylle!

AZARIUS (*ne comprend pas*): C'est pas une idylle? j'pas certain d'comprendre...

JEAN: C'est pas une histoire où tout est bien qui finit bien!

AZARIUS: (*son ton durcit*) Aha!

GABRIELLE: Mais, je ne sais plus quoi vous dire –

AZARIUS: Et en plus, ce qu'on a tous en commun les hommes dans c'te roman-là, c'est qu'on veut tous partir pour trouver mieux! Toi (*il désigne Jean*), t'as pu quitter Saint-Henri pour t'en aller étudier... (*il enlève son propre béret de sous son épaulette*) Emmanuel pi moi, nous aut' on est parti pour la guerre! Vous n'oubliez pas ça, hein?

JEAN (*de plus en plus fâché*): C'est vrai! Vous nous faites tous partir! Fuir ou s'enfuir, est-ce toujours la seule et unique solution, madame Roy?

GABRIELLE (*elle se cache le visage, comme pour pleurer. Elle continue de se cacher le visage pendant les trois répliques suivantes, en secouant de temps en temps la tête pour montrer son désaccord*): Non! C'est faux, je –

JEAN: Oui, vous nous abandonnez! Vous nous lâchez et on disparaît à l'horizon... Chacun de nous s'enfuit à sa façon! Pourquoi?

AZARIUS: Oui! Pourquoi?

JEAN (*se calme*): C'est surtout ça qu'on veut savoir... Pourquoi vous nous faites fuir?

Avec ces derniers mots, les deux hommes disparaissent subitement, silencieusement, par la porte-fenêtre.

GABRIELLE (*balbutie, les yeux cachés*): Parce que... je ne sais pas, c'est l'idée qui m'est venue, à l'époque, je suppose... Pour un drame comme celui-là, il faut de la diversité, des protagonistes comme des antagonistes... Je ne sais pas quoi vous dire! Tout le monde fuit quand la réalité est trop dure... non?

Silence.

Gabrielle regarde timidement à travers ses mains...

* * * * * * * * * *

Acte 1, scène 3

GABRIELLE (*toujours inquiète*): Ils sont partis? (*elle scrute les environs, avance hésitante vers son lit...*) Un mauvais rêve... ce n'est qu'un très mauvais rêve. C'est ça, je suis fatiguée... Tellement fatiguée que je suis en train d'halluciner! Je dois faire de la fièvre... (*Elle s'allonge sur le lit, soupire profondément. Prise d'une quinte de toux, elle s'assoit. Au même moment, Alexandre Chenevert, qui est entré par la fenêtre, allume la lumière sur la coiffeuse et s'assoit devant le miroir de la coiffeuse*).

ALEXANDRE (*pendant son monologue, une Gabrielle ahurie le fixe des yeux sans bouger de son lit, comme médusée. Il s'incline vers le miroir en saluant les clients imaginaires. Les pauses raccourcissent au fur et à mesure qu'il leur parle*): Bonjour, madame. Le solde de votre compte? Très bien... (*pause*) Voici votre nouveau chéquier, mademoiselle. (*pause*) Je vous en prie, monsieur! (*il continue sur un ton plus monotone*) Je suis un automate programmé à faire la même routine, matin, midi, soir. Beau temps, mauvais temps, tous les jours de la semaine, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi. (*pause. Il se lève et se tourne pour faire face à l'auditoire*) Pas samedi et dimanche, comme de raison. Non, là les tâches domestiques et ma femme malade m'attendent... Comme Sisyphe, condamné à travailler toujours... (*Soupire profondément et se rassoit, fait face au lit*) Je suis comme une souris dans une cage, une cage sans joie ni lumière. (*soupire*) Et maintenant, je suis malade à mon tour et rendu à la fin de cette vie morne et tellement monotone. (*Il se lève et s'agenouille, pour prier en silence quelques instants. Il fait le signe de la croix et se remet debout*) Je ne sais pas si je mériterai mon ciel. Mais il me semble que «mourir [est] trop important pour y arriver en état d'infériorité»[2].

Tout à coup, la porte-fenêtre s'ouvre comme sous l'effet d'un grand coup de vent. On voit Sam Lee Wong debout sur le seuil. Alexandre, surpris, le fixe des yeux.

GABRIELLE (*se redresse complètement, les regarde tous les deux un instant, puis se terre dans ses couvertures et se cache la tête*): Ah, non!

---

2. *Alexandre Chenevert* (Roy, 2010a, p. 259).

Pas Sam Lee Wong! – (*on n'entend pas la suite qu'elle marmonne sous les draps*)

ALEXANDRE (*se lève, hésite, se regarde dans le miroir et se recoiffe*): Monsieur, puis-je vous aider?

Sam s'incline profondément, les mains dans ses manches à la façon orientale. Il ne dit pas un mot.

ALEXANDRE: Vous cherchez? (*devant le mutisme de Sam, il comble le vide nerveusement en se présentant*) Euh... Voilà... Moi. Moi, je suis Alexandre Chenevert.

GABRIELLE (*sort d'un bond du lit en criant*): Et lui, c'est Sam Lee Wong directement sorti d'*Un jardin au bout du monde*! Allez ouste! Ça suffit les manigances, allez-vous-en! Vous n'êtes pas les bienvenus.

ALEXANDRE (*très surpris, a plus peur qu'elle*): Mon Dieu! Que faites-vous ici?

GABRIELLE: Allez-vous-en! Laissez-moi dormir. Je ne suis qu'une pauvre vieille femme malade... Je vous en supplie, partez. Partez!

ALEXANDRE (*se donnant une contenance*): Mais il y a erreur, madame, vous êtes chez moi! Je crois que ce serait plutôt à moi de vous demander de partir. Et d'ailleurs, que faites-vous ici, dans ma chambre?

GABRIELLE (*rit et hurle en même temps*): C'est impossible! Vous êtes chez moi! Chez moi!

ALEXANDRE (*s'avance timidement*): Mais –

GABRIELLE (*avance vers lui aussi et voudrait le toucher du doigt à la poitrine, mais elle n'ose pas*): Toi, tu n'es qu'un intrus, une figure sortie de mon imagination! (*Alexandre réagit, tout offusqué, il mime un «qui moi?» tout innocent*) Toi (*elle désigne Sam*), tu as quitté ton pays natal pour venir installer ton petit restaurant chinois en Saskatchewan, à Horizon... n'est-ce pas? (*Il s'incline à nouveau pour dire oui*)

ALEXANDRE: Et vous êtes?

GABRIELLE (*l'ignorant*): Mais ce village n'existe pas, je l'ai inventé de toute pièce! Le nom évoquait pour moi l'idée de cet «horizon si éloigné, si seul, si poignant, qu'on en avait encore et encore le cœur saisi»[3]...

ALEXANDRE: Madame Roy?

GABRIELLE: Mon Dieu, je... je ne comprends pas pourquoi j'ai tous ces cauchemars... (*elle se détourne des deux hommes et marche vers son fauteuil pour chercher la couverture et s'en draper comme si elle était subitement frileuse. Pendant qu'elle fait ceci, et sans qu'elle ne s'en rende compte, les deux partent et referment la porte-fenêtre doucement derrière eux. Quand elle se retourne, elle voit qu'elle est seule de nouveau*) Ah bon... Déjà partis? C'est à ne rien y comprendre! (*pause. Elle s'installe dans son fauteuil et se ferme les yeux.*) Que me veulent-ils tous, ces hommes? (*Elle soupire, somnole*)

ALEXANDRE (*en voix off, on voit une lumière projetée sur le miroir*): Je me présente, je suis –

GABRIELLE (*comme une somnambule, se lève et parle au miroir*): Je sais, je sais! Vous êtes le héros de mon troisième roman qui porte votre nom: Alexandre Chenevert!

ALEXANDRE: Enchanté, madame.

GABRIELLE: Je ne vous imaginais pas comme ça...

ALEXANDRE: Madame Roy, peut-être pourriez-vous me dire maintenant pourquoi me faites-vous porter un tel fardeau? L'ennui, la maladie, la solitude... Pourquoi me faire tant souffrir?

GABRIELLE: Encore ces «pourquoi»? Mais c'est une obsession, cette curiosité maladive que vous avez tous!

ALEXANDRE: Tous? Je ne comprends pas, je suis seul –

GABRIELLE: Je n'en peux plus... le plus simple, je suppose, c'est d'entrer dans le jeu. Peut-être qu'il cessera de m'importuner!

ALEXANDRE: Qu'ai-je fait pour mériter de telles punitions?

---

3. «Où iras-tu Sam Lee Wong?», *Un jardin au bout du monde* (Roy, 2012b, p. 55).

GABRIELLE: Votre histoire, monsieur Chenevert, elle est venue malgré moi. Il fallait que je l'écrive.

ALEXANDRE: Était-il vraiment nécessaire de faire de moi un homme si faible, si passif? Même moi, je me trouve trop pitoyable.

GABRIELLE: Votre personnage s'est imposé à moi ainsi: effacé. Invisible presque. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi. C'est comme ça. Voilà.

ALEXANDRE: J'ai un peu de mal à accepter ma caractérisation, vous comprenez...

GABRIELLE: La critique n'a pas toujours été tendre... Certains trouvant le texte trop long[4], d'autres considéraient que le livre donnait une «impression d'artifice»[5]. Même moi, je ne sais pas pourquoi je me suis appliquée à écrire ce drame si sombre...

ALEXANDRE: Mais je suis l'homme de l'échec, je n'ai jamais rien accompli dans ma vie!

GABRIELLE: Vous êtes trop dur envers vous-même. Je ne parle pas que de vous dans ce roman!

ALEXANDRE: Vous me voyez confus... je ne comprends pas.

GABRIELLE: Je vous ai tellement senti près de moi, je vous ai aimé comme un frère...

ALEXANDRE: Moi? Oh, vous me faites trop d'honneur...

GABRIELLE: Parfaitement! Je ne racontais pas seulement votre drame, mais celui de tous ces êtres vivant douloureusement seuls et incompris. Je n'ai écrit que ce qui m'inspirait... Votre vie –

ALEXANDRE: – n'a été qu'une mélancolie sans fin. Pendant toutes ces années, je m'applique, j'essaie d'améliorer mon sort, j'attends que survienne le bonheur. Mais il m'échappe toujours –

GABRIELLE: J'ai peut-être exagéré un tout petit peu...

---

4. Jean Béraud (1954).
5. Gilles Marcotte (1954).

ALEXANDRE: Et la suite de ma vie?

GABRIELLE: Il n'y a pas de suite!

ALEXANDRE: Pas de suite? Alors, je vais mourir et...

GABRIELLE: N'oubliez pas l'essentiel: votre histoire, on la lit, on l'étudie encore! Vous avez connu un certain succès, Alexandre!

ALEXANDRE: Drôle de réussite! Ah que je suis rongé de regrets... Hélas, je finirai mes jours seul et malheureux.

GABRIELLE (*s'impatiente*): Mais vous n'êtes pas un être en chair et en os!

ALEXANDRE: Je me meurs... (*La lumière sur le miroir s'éteint*)

GABRIELLE: Mais non, vous serez éternel, puisque vous êtes un être imaginaire! (*pause*) Mais, c'est vrai que je leur ai bien rendu la vie difficile à tous ces hommes que j'ai imaginés. Tous, là à scruter l'avenir qui s'étale à l'infini, ils attendent le bonheur éphémère... (*Gabrielle touche les stores et vérifie que la porte est bien fermée, puis revient s'asseoir*)

* * * * * * * * * *

Acte I, scène 4

Pensive, Gabrielle Roy se lève, cherche parmi les objets sur sa coiffeuse ses lunettes et un carnet qu'elle trouve enfin. Elle revient s'asseoir sur le fauteuil, allume la lumière et jette un dernier coup d'œil au-dessous de son épaule pour vérifier si elle est bien seule.

GABRIELLE: Pourquoi j'ai écrit des histoires comme ça? Je suppose que la misère des immigrants, je l'ai vue quand j'étais avec papa. J'aimais le suivre dans ses randonnées quand il allait les aider. J'observais la façon qu'il traitait chaque individu avec respect... Les relations humaines sont parfois bien compliquées... Peut-être que ma fiction ressemble trop souvent à la vie! Ou est-ce le contraire?

Elle tourne et retourne le carnet entre ses mains, finalement elle l'ouvre et un mouchoir brodé tombe entre ses mains.

GABRIELLE: Ah! Le cadeau de Clair! Mon cher petit qui m'a offert ce beau mouchoir d'Irlande, «doux comme un nuage»[6]! Je ne les ai pas oubliés, ces *enfants de ma vie*!... (*pause*) Marchand,

Cardinal, la Petite Poule d'Eau, l'école Provencher... Comme j'étais heureuse comme enseignante. (*Le chant de Nil monte*) Ah, ce petit Nil! Impossible d'oublier sa voix d'ange! (*Elle se lève et se dirige vers son lit pour s'y installer*)

GABRIELLE: Mais un jour, j'avais envie d'autre chose... Je voulais me réinventer, m'émanciper dans «une vie agrandie»[7]... Je voulais partir, moi aussi... Peut-être était-ce une sorte de fuite?... Qui sait... (*marmonne*) ma grande aventure... vivre... écrire...

Gabrielle s'assoupit finalement.

NOIR

* * * * * * * * * *

Acte II, scène 1

Même décor.

On retrouve le fauteuil vide, le carnet est tombé par terre. Une faible lumière, l'aube, pointe à la porte-fenêtre. Gabrielle est couchée, le visage tourné vers l'auditoire. Elle dort. La pièce demeure sombre, Florentine entre et ne voit pas bien qui est dans le lit.

FLORENTINE (*tenant ses talons hauts à la main, rentre sournoisement sur la pointe des pieds par la porte et se précipite vers la garde-robe qu'elle ouvre grand après avoir posé des chaussures à côté d'elle. Elle se parle tout bas*): Où est-ce qu'elle garde ses bas de nylon?

GABRIELLE (*soupire bruyamment mais continue de dormir*)

FLORENTINE (*surprise et furtive, parle très doucement*): M'man?

Silence

FLORENTINE (*un peu plus fort*): M'man? T'es-tu réveillée?

Silence. Comme Florentine continue de chercher, elle fait un peu de bruit. Gabrielle bouge un peu.

FLORENTINE (*trouve les bas et les tient à la main, surveille celle qu'elle croit être sa mère. Très doucement*): M'man?

---

6. *Ces enfants de ma vie* (Roy, 2012c, p. 36).
7. *La détresse et l'enchantement* (Roy, 2013a, p. 311).

Silence.

FLORENTINE (*glisse alors rapidement les bas sur ses jambes, mais une fois finie, elle fait un petit bruit. Gabrielle gémit et bouge alors. Florentine croit que l'autre s'est réveillée)*: Je suis juste venue te dire que je m'en vais au travail là...

Silence.

FLORENTINE: Veux-tu du thé? Je peux t'en faire avant de partir, j'ai juste cinq minutes, mais je peux...

Silence.

FLORENTINE (*plus confiante, referme l'armoire et fait mine de sortir, tout bas*): Bon, ben, bye, là...

Gabrielle gémit encore, Florentine se fige, la main sur la porte. Elle attend le souffle régulier de Gabrielle. Elle recule et sort finalement, fermant la porte derrière elle. Une fois la porte fermée, Gabrielle se réveille abruptement.

GABRIELLE: Quoi?...

Elle s'assoit.

GABRIELLE: Qui est là?

Elle allume la lampe de la table de chevet, constate qu'elle est seule.

GABRIELLE: C'est curieux ça. J'ai encore rêvé qu'il y avait quelqu'un dans ma chambre!

Gabrielle se dirige vers la garde-robe et sort sa robe de chambre. Elle la met et va ouvrir les stores. S'assoit devant son miroir, joue avec ses cheveux. Baille: Ah, ah, ah! Je suis mal réveillée... Tellement fatiguée.

Gabrielle se lève, s'étire langoureusement, fait un peu les cent pas. Enfin, elle enlève sa robe de chambre, la remet dans sa garde-robe, se recouche et éteint. On fixe le plafond.

* * * * * * * * * *

Acte II, scène 2

ROSE-ANNA (*enceinte et en pyjama, entre alors, elle se parle à elle-même*): Qu'est-ce qu'a faisait dans ma chambre, ma Florentine? J'te gage qu'elle était en train de fouiner dans ma garde-robe là.

Puis qu'est-ce qu'a voulait là-dedans, hein? (*elle ouvre et regarde à l'intérieur, mais la pièce est sombre*) Je vois rien... A'l'est toujours en train d'emprunter des choses, sans me le dire...

Gabrielle ne bouge pas.

ROSE-ANNA (*referme l'armoire, se dirige vers la table de chevet pour allumer*): Hmmm. Bon, ben, y est un peu trop tôt pour se mettre sur pied. Florentine est partie pour le travail comme ça, j'ai un petit quart d'heure où j'pourrais encore me reposer un tout p'tit peu... (*Elle allume et crie en voyant Gabrielle*) Oh! Bonté divine!

GABRIELLE (*se relève sur un coude*): N'approchez pas! Restez où vous êtes.

ROSE-ANNA: Ben oui! Mais... j'en r'viens pas! Que c'est que vous faites là? (*Elle recule d'abord, puis se rapproche et finalement sourit*) Ah! Mais j'vous reconnais!... J'ai comme l'impression que j'vous ai toujours connue, madame Roy. C'est-y possible que vous soyez là, devant moi? Quel plaisir de faire votre –...

GABRIELLE: N'approchez pas! Je vous ai dit: restez où vous êtes! Moi, je ne vous connais pas! Sortez de ma chambre, et tout de suite!

ROSE-ANNA (se *rend tout à coup compte qu'elle est en pyjama, puis toute gênée, va vers la garde-robe et sort la robe de chambre qu'elle essaie de mettre*): N'ayez pas peur de moi, madame Roy. (*Se débat avec la robe de chambre qui ne lui va pas*) Coudon! c'est pas possible comment j'ai grossi! Mais... voyons! C'est pas à moi, ça! (*elle enlève la robe de chambre, puis sort des pantalons. Entre-temps Gabrielle s'est levée, s'est dirigée vers elle.*) Puis... Des pantalons? J'porte pas ça moi... C'est pas les miens, mais les tiens, hein?

GABRIELLE (*lui arrache la robe de chambre et les pantalons des mains*): Mais qui êtes-vous? Que faites-vous ici?

ROSE-ANNA (*rit*): Je comprends ben que vous soyez éberluée. Même moi, j'étais un tout p'tit peu perplexe. Je me suis dit comme ça: coudon Rose-Anna, t'es-tu ben chez toi là? Je ne reconnaissais rien ici'dans et –

GABRIELLE (*énervée*): Pourquoi tout ça m'arrive!

ROSE-ANNA: C'est don' des ben belles fripes, madame Roy. Ben plus belles que tout ce qui m'appartient, à moi, vous savez ben...

GABRIELLE: Qui vous a laissé entrer?

ROSE-ANNA: Oh, inquiétez-vous pas, chère madame. Maintenant, je sais que j'suis pas chez moi dans ma chambre icitte, mais ben chez vous. Désolée de vous déranger itou. Mais comme on est là, aussi bien de faire connaissance.

GABRIELLE: Non! J'insiste, partez! (*devant la mine déconfite de l'autre, elle se radoucit...*) Écoutez, je vous prie, sortez. Je ne sais pas comment vous avez fait pour entrer chez moi, mais –

ROSE-ANNA: Ben moi non plus, figurez-vous! (*rit*) C'est que vous m'faites quand même un grand honneur. (*elle saisit la main de Gabrielle pour la saluer*). J'ai du mal à crère que vous êtes là en chair et os! Moi, c'est Rose-Anna Lacasse. Ravie de faire votre connaissance, madame.

GABRIELLE: Rose-Anna! Rose-An... Ce n'est pas possible! (*un temps*) Ça recommence, ça ne finira donc jamais ces visions nocturnes!

ROSE-ANNA (*se dirige vers la porte et l'entrouvre*): Florentine, Florentine! Viens voir! Viens dire bonjour...

GABRIELLE (*se dégage et regarde derrière elle, comme affolée*): Quoi! Florentine aussi? Ah, je vais m'évanouir si ça con –

ROSE-ANNA (*chantonne et lui coupe la parole*): Flo-ren-tine! (*pause*) Ben, à c'qui m'paraît, est déjà partie pour le travail. Dommage. J'aurais tellement aimé, madame, vous présenter ma fille, Florentine Lacasse.

GABRIELLE (*comme un zombie*): Mais il me semble qu'elle était là, justement, votre fille... Ai-je rêvé? Oui! Non, c'était Florentine...

ROSE-ANNA: Ben oui. Pi, naturellement, c'est ma plus grande. Oh, quelle surprise quand a va voir que vous êtes là, madame Roy. J'y dirai, voici notre créatrice, à toi et à moi!

GABRIELLE (*ouvre la bouche, la referme, finalement se dirige vers la garde-robe et raccroche les pantalons, met la robe de chambre et*

donne un châle à Rose-Anna): Rose-Anna et Florentine Lacasse. Évidemment... Eh oui, ça va de soi... Rien de plus logique!

ROSE-ANNA (*tente une dernière fois d'appeler sa fille par la porte entr'ouverte*): Florentine! Es-tu encore là?

GABRIELLE (*dans un effort pour paraître gaie*): Que me vaut cette belle visite, tellement insolite... Je veux dire vraiment, vraiment inattendue!

ROSE-ANNA (*rit, montre le lit*): Je sais même pas comment j'ai atterri ici! Mais comme vous êtes là, je pourrais peut-être vous demander un petit service là...

GABRIELLE: Pourquoi pas, tant qu'à y être. Ne vous gênez surtout pas.

ROSE-ANNA (*tout à coup très sérieuse*): Ben, je sais que vous êtes comme la liseuse de bonne aventure par excellence, alors je voulais rien qu'savoir deux ou trois petites choses là... (*Elle pointe son ventre du doigt, parle avec beaucoup de tristesse*) Ce petit ou cette petite qu'est là ben au chaud, y va-ti connaître son père? Je voulais pas qu'Azarius parte à la guerre, mais finalement j'comprends que c'est la seule solution pour nous...

GABRIELLE: Je ne suis pas une «liseuse de l'avenir» comme vous dites... J'écris et –

ROSE-ANNA: Oh, c'est rien qu'ma façon de parler, tu sais ben. Je suis pas éducationnée comme toi, là... Mais tant qu'à y être, je voulais aussi avoir si Florentine là, a'va être heureuse avec son Emmanuel... Je veux savoir, si elle va le gagner, elle, son paradis sur terre... J'ai des gros doutes...

GABRIELLE: Je vous répète que je ne sais pas lire l'avenir – non, attendez, c'est pas ce que je veux dire.

ROSE-ANNA: Pi tous ces hommes partis à la guerre, mon fils, mon mari, mon gendre... y vont-tu toujours ben revenir?

GABRIELLE: Madame Lacasse, vous êtes un personnage fictif. Donc, il va de soi que –

ROSE-ANNA: Je vous en demande pourtant pas tellement, madame Roy. Juste un brin d'information pour avoir le cœur tranquille... (*On entend alors une bouilloire se mettre à siffler*) Ah,

saprée fille, elle a dû partir pour le travail sans éteindre le feu. Attendez, madame Roy, j'arrive dans une seconde.

GABRIELLE (*se lève et suit Rose-Anna jusqu'à la porte*): La bouilloire? Quelle bouilloire? Mais de quoi parlez-vous? Où allez-vous comme ça? (*Tout à coup, elle se rend compte qu'elle est de nouveau seule. Tout heureuse, elle referme vivement la porte et tourne la clé à double tour*). Bon, eh bien, c'est parfait comme ça. C'est MA chambre et je vis SEULE. Tout ça, ce ne sont que des lubies. Hallucinations... Je deviens complètement folle!

On cesse d'entendre le son de la bouilloire.

* * * * * * * * * *

Acte II, scène 3

Gabrielle se couche, se tourne et se retourne. Finalement, elle s'endort. La porte s'ouvre doucement, Florentine avance avec un plateau où on trouve une théière et une tasse.

FLORENTINE (*pose le cabaret sur la table de travail près du fauteuil. Inquiète, elle s'approche*): M'man? Tu t'es recouchée? Tu t'sens pas bien? T'es malade?

GABRIELLE: Mmmm.

FLORENTINE (*secoue doucement l'épaule de celle qu'elle croit être sa mère*): Ton thé, y' est prêt m'man. J'tais obligée d'aller emprunter du suc' chez la voisine, mais y'est prêt asteur.

GABRIELLE (*se réveille et s'assoit*): Ah!

FLORENTINE: Oh!

GABRIELLE: Laissez-moi deviner: Florentine, non?

FLORENTINE: Où est ma maman?

GABRIELLE: Partie faire le thé.

FLORENTINE: Mais il est jus' là, le thé!

GABRIELLE: Soyez gentille, versez m'en une petite tasse.

FLORENTINE (*s'exécute*): Je comprends pas trop ben c'qui s'passe...

GABRIELLE (*rit*): Vous, vous ne comprenez pas ce qui se passe! En voilà une bonne! Je donne ma langue au chat... (*Elle sirote son thé*) Florentine Lacasse. Et pourquoi vous êtes là, vous? Je veux dire, ici dans ma chambre.

FLORENTINE: Ben, j'sais pas, moi. J'serais pas v'nue, mais j'avais comme besoin de bas – (*elle montre la garde-robe, s'arrête, se rendant compte qu'elle a révélé son secret. Elle se croise les jambes et regarde autour d'elle. Se lève et va vers la coiffeuse*.) Euh, non, c'est pas ça, j'avais besoin de...

GABRIELLE: Besoin de?

FLORENTINE: De rien, de rien... J'ai comme oublié... (*Elle joue avec la lumière sur la coiffeuse qu'elle allume et éteint*) Je veux dire c'est comme si j'étais obligée, forcée de venir ici, j'sais pas comment m'expliquer...

GABRIELLE: Essayez... Je vous écoute...

FLORENTINE: Ben avant, je pensais que j'savais ce que j'voulais dans la vie, mais asteur, j'suis pu certaine...

GABRIELLE: Continuez donc. Je vous en prie...

FLORENTINE: Ben, j'pense ben deviner qui c'est que vous êtes... Puis, étant donné q'vous êtes là, peut-être que vous pourriez me calmer un peu...

GABRIELLE (*ironisant*): Je pourrais peut-être *vous* calmer un peu? Mais c'est moi qui suis en train de devenir folle!

FLORENTINE: Non, vraiment, madame Roy. Vous le savez mieux que moi. J'ai tellement de soucis.

GABRIELLE (*lasse*): Des soucis?

FLORENTINE: Ben, comme ma maman, moi aussi, j'en ai des soucis! Et pas des tout petits non plus!

GABRIELLE: Mais ma pauvre jeune fille, je répète ce que j'ai déjà dit à votre mère, à votre père, et à tous les autres... Je m'évertue à vous faire tous comprendre que vous êtes... Vous êtes, comment le dire sans vous vexer? Eh bien, disons-le simplement: vous n'existez pas! Vous êtes des créatures de fiction.

FLORENTINE: Des créatures! Des créatures!

GABRIELLE: C'est simplement une façon de parler, je ne veux pas vous offusquer, ni dire que –

FLORENTINE (*énervée*): Comment ça, on n'existe pas! C'est pas vrai. La preuve, me voici toute pimpante, pi coquette! (*Elle fait la pirouette et trébuche à cause de ses talons hauts. Elle tire sur ses nylons pour les remonter en parlant*) Des filles comme moi, belles, talentueuses, intelligentes, ambitieuses et... et débrouillardes, y en a partout, partout! J'vous l'jure! Pas seulement à Saint-Henri!

GABRIELLE: Mais en fait, vous avez un peu raison. Des femmes comme vous, votre mère et même comme moi, existent par milliers.

FLORENTINE: Vraiment? Mon histoire, mon existence, elle ressemble à celle de tant d'autres? Alors dans ce cas-là vous pouvez me dire ce qui va m'arriver... Je suppose que je suis là parce que je veux savoir... (*Subitement gênée, elle se tait ne sachant pas comment formuler sa requête*)

GABRIELLE: Vous voulez savoir comment votre histoire se termine? C'est ça?

Florentine hoche la tête.

GABRIELLE: Évidemment! J'aurais dû m'y attendre! (*pause*) Comme les autres, vous êtes venue me hanter. Votre mère et vous, je sais que vous n'êtes que des fantômes!

FLORENTINE: Pas moi! Je vous l'ai déjà dit! Elle parfois, c'est comme si elle l'était... Je la vois et elle est comme l'ombre d'elle-même. Tu comprends? Oh! Désolée, j'veux dire, vous comprenez?

GABRIELLE: Ça va, ça va. Tu peux me tutoyer... À ce point-ci, rien ne me surprend...

FLORENTINE (*lui coupe la parole*): J'peux pas être fille-mère, c'est juste pas possible! Vous comprenez? Pourquoi mon rêve est-il si impossible à réaliser, coudon?

GABRIELLE: Euh – C'est-à-dire que...

FLORENTINE (*pleure*): Quoi? (*pause, renifle et parle plus posément*) M'man m'a une fois dit que «le mariage, c'est sérieux». Elle

voulait que je sache «qu'il n'y a pas que des joies dans le mariage. Y a gros de peines aussi»[8].

GABRIELLE: Elle parlait en connaissance de cause, ta maman...

FLORENTINE: Mais, faut-tu que ce soit toujours comme ça pour les femmes? Des grossesses, pi de la pauvreté, gros du travail, pi du chagrin à en pu finir?

GABRIELLE (*embêtée*): Oui, eh bien, je n'y avais pas tellement songé auparavant, je suppose.

FLORENTINE: Alors pourquoi vous nous faites vivre des drames si épouvantables, madame Roy?

GABRIELLE: Je ne sais vraiment pas. (*Elle se ressaisit tout à coup*) Mais, enfin, qu'est-ce que je radote! Non, non, ce que je veux que tu comprennes, Florentine, c'est que c'est simplement une histoire. Tu sais, comme du cinéma. Je –

On tape à la porte.

FLORENTINE: J'y vais!

Elle ouvre, ne voit personne, sort. Gabrielle attend.

GABRIELLE: Alors, qui est là? Florentine? Florentine? (*Dans le silence, Gabrielle va vers la porte, sort et revient*) Bon, bien, en voilà une autre qui se fond dans l'irréalité et disparaît!... Puis me voilà qui danse dans le ballet de ce rêve incroyable! Bon, j'ai fini d'essayer de dormir. Je suis réveillée! Il faut absolument que je sorte d'ici... Allons, je m'habille et je sors!

NOIR

* * * * * * * * * *

Acte II, scène 4

Même scène. Le lit est défait, vide. Gabrielle est assoupie dans son fauteuil.

Elsa, qui est assise derrière le lit, se lève péniblement. La vieille Inuit tourne le dos à l'auditoire pour sa première phrase.

---

8. *Bonheur d'occasion* (Roy, 2009a, p. 402-403).

ELSA (*parle avec une voix d'outre-tombe*): Moi, je n'ai eu qu'un enfant. (*se retourne et répète*) Moi, je n'ai eu qu'un enfant, Jimmy, Jimmy Kumachuk. (*se tourne lentement vers Gabrielle*). Jimmy! Où es-tu? Maman t'attend! Oui, ici, à côté de la rivière Koksoak (*elle montre le lit*), je t'attends toujours. Reviens-moi... Mon petit amour, mon grand amour... Mon seul amour!

Pendant le monologue d'Elsa, Gabrielle se réveille et fixe Elsa, comme hypnotisée par ce qu'elle dit.

ELSA (*se parle à elle-même*): Je suis toute seule, maintenant. Maman et papa sont partis. Le révérend père aussi... Jimmy, ton père, c'était un GI sans nom qui est venu chez nous il y a si longtemps... C'est ici, à Fort Chimo, dans notre Grand Nord vide et froid qu'il m'a violée. Jimmy, ton père, ni toi ni moi, on ne l'a connu. Après ce qu'il m'a fait, j'aurais dû être fâchée... Mais ce sont des choses qui arrivent. (*pause. Elle frotte son ventre.*) Il m'a violée et il est parti. Mais il m'a aussi laissé un beau cadeau. Toi, mon enfant, mon fils. C'est à cause de lui que je t'ai eu, mon beau Jimmy. (*Elsa sursaute, comme si elle revenait de loin. Angoissée, elle se tourne vers la femme assise, vers l'auditoire.*) Savez-vous où il est mon fils? Savez-vous où il est rendu mon Jimmy? (*elle fait le tour du lit et avance vers le devant de la scène*) Il est parti un jour, dans un avion. Je l'attends. Mon grand blond aux yeux bleus... Il a une beauté unique dans ces régions, vous savez! Pas comme moi, avec mes rides toutes brunes, mes cheveux noirs grisonnants. Je suis vieille et fripée... Jimmy, où es-tu? mon grand, mon beau Jimmy! (*elle semble vouloir pleurer*)

GABRIELLE (*se lève, prend un mouchoir et s'avance*): Elsa?

ELSA: Oui. C'est moi.

GABRIELLE (*aparté*): Bon, j'ai compris. J'ai l'impression qu'avec la vieillesse, les cauchemars sont récurrents... après les personnages d'hier soir, voici Elsa... L'héroïne inuit de mon récit *La rivière sans repos*! Je... je sais plus quoi dire, quoi faire... C'est simplement inouï!

ELSA (*renifle fort*): Dites-moi, est-ce que je vais mourir sans revoir mon fils?

GABRIELLE: Mais – (*verse un verre qu'elle offre à Elsa*) Prenez... (*leurs mains se frôlent, Gabrielle retire sa main comme si elle s'était*

brûlée et la regarde. Puis, murmure à elle-même) Voilà... je lui sers à boire! Mes fantômes ont soif...

ELSA (l*a remercie en penchant la tête. Elle boit longuement puis lui remet le verre*): C'est bon. Merci.

GABRIELLE (*regarde le verre qu'elle inspecte quelques instants. Finalement, elle se verse à boire, se lève et boit à son tour, tournant le dos à Elsa*): De rien... Alors, comme les autres, vous êtes venue pour savoir? Vous êtes –

ELSA (*l'ignore et en parlant comme un somnambule, quitte la scène par la porte-fenêtre)*: «Toujours solitaire, toujours en marche le long de la Koksoak, [j'ai] parfois l'impression de descendre moi aussi le cours de [cette] vie vers [un] but ultime, vers [la] fin [... J'éprouve] parfois comme une hâte «d'arriver» enfin»[9].

À la fin de son monologue, Elsa se rallonge derrière le lit. Gabrielle la regarde faire, secoue la tête, refait le lit.

GABRIELLE: D'accord, vous, vous étiez véritablement à plaindre, mais ces histoires de viol, d'acculturation... un fils qui préfère l'aventure à la vie traditionnelle, séduit par le monde du progrès, je ne me suis pas éloignée d'une certaine vérité, je crois, non?

ELSA: ...

GABRIELLE: Je me suis inspirée de vraies histoires quand même! Bon, oublions celle-là! Elle ira là d'où elle est venue... mon imaginaire! (*S'assoit et se met à écrire. Elle s'arrête, songeuse.*)

GABRIELLE: Oui, ils ont peut-être tous raison, mes fantômes... Oui, je devrais écrire la suite de toutes leurs histoires. (*jette un coup d'œil vers le lit*) Celle d'Elsa sera difficile. Il me faudra changer de perspective. Et si je racontais la vie de son fils Jimmy? Avec tout ce recul, il faut se rendre compte que les temps ont changé. *La rivière sans repos* a été publié en...? Ah, j'oublie... Aujourd'hui, la vie des Inuit n'est plus celle d'Elsa... Et la vie de Florentine, alors! Elle aussi, je pourrais écrire la suite... Quelle merveilleuse idée! Oui, Florentine, cinquante ans plus tard: qui serait-elle devenue? De quoi aurait-elle l'air? Toujours un tantinet maigre, toujours svelte. Un peu frêle... Elle aura eu un fils... (*Pendant*

9. *La rivière sans repos* (Roy, 2011c, p. 235).

que Gabrielle réfléchit à voix haute, on voit Elsa se remettre debout. Elle marche vers la coiffeuse, fait face à l'auditoire. Lentement, elle enlève sa tenue d'Inuit, attache ses cheveux longs et ouvre un tiroir de la coiffeuse, pour en sortir un babouchka et d'autres vêtements. Elle s'habille. Finalement, elle se déchausse et met de vieilles chaussures sensibles et se transforme en Martha Yaramko. Elle restera debout, face à l'auditoire, immobile comme une statue pendant le monologue de Gabrielle).

GABRIELLE: Il faudrait que je m'applique... je me sens tellement inspirée. Oui, c'est tout à fait possible. Ils ont raison mes personnages. Je dois continuer leur histoire. Si ce n'est pas la leur, ce sera celle de leurs enfants...–Je donnerai à tous une nouvelle vie, un nouveau destin. Pourquoi pas? (*Elle se met à griffonner avec enthousiasme*.)

* * * * * * * * * *

Acte II, scène 5

MARTHA (*c'est-à-dire Elsa / Florentine transformée en Martha, avance vers Gabrielle, avec un fort accent*): Moi aussi. Je veux savoir si mes enfants seront un jour heureux. Avant que ma vie ne finisse... je veux savoir.

GABRIELLE (*ne l'ayant pas remarquée auparavant, sursaute, ahurie*): Mais, mais... d'où sortez-vous? Qui êtes-vous? Comment êtes-vous rentrée?

MARTHA: Euh, je ne sais pas... (*s'inclinant le torse et faisant la révérence*): Je m'appelle Martha Yaramko. Bonjour.

GABRIELLE (*s'étranglant presque*): Martha! Martha Yaramko! (*s'affale sur son fauteuil*) Mon Dieu, mon Dieu... Et qui encore viendra me visiter cette nuit?

MARTHA: Je ne sais pas.

GABRIELLE (*hausse les épaules, met ses lunettes et ouvre un carnet qu'elle fait semblant de lire*) Je vais l'ignorer. Après tout, elle n'existe pas!

MARTHA (*hésite quelques instants, puis se décide*): Madame Roy?

Elle fixe Gabrielle et attend une réaction de sa part. Pause de quelques instants.

MARTHA (*voyant que Gabrielle continue de l'ignorer, elle enlève son babouchka, le plie soigneusement et le met dans la poche de son tablier*): Je vais me reposer. Je ne me sens pas bien.

GABRIELLE (*se met à chantonner tout bas, tourne une page de son carnet*) Mmmmm...

MARTHA (*s'allonge sur le lit, soupire profondément*): Maintenant je veux dormir. Je suis fatiguée d'attendre la fin.

GABRIELLE (*chantonne plus fort*): Mmmm.

MARTHA: Mes enfants m'ont oubliée. Mon mari ne m'a pas parlé depuis des années. Il m'ignore...

GABRIELLE (*cesse de chantonner*): Elle s'est couchée dans mon lit!...

MARTHA: Abandonnée... je vais mourir seule.

GABRIELLE (*se lève furieuse*): Ça suffit! Taisez-vous! Arrêtez! Ce que vous dites n'est pas du tout vrai! (*pose son carnet, enlève ses lunettes et marche vers le lit*) Je veux dire... c'est vrai, mais...

MARTHA: Je vais mourir sans Stepan à mes côtés, il ne m'aimait plus...

GABRIELLE: Ce n'est pas vrai... vous oubliez des détails importants, Martha.

MARTHA: Stepan ne me parlait plus depuis tellement longtemps... Il n'aimait pas me voir dans le jardin, avec mes fleurs...

GABRIELLE: Mais il vous aimait à sa manière... J'ai voulu le montrer à la fin de votre histoire. Vous l'avez vu par la fenêtre en train de protéger vos fleurs précieuses contre le froid...

MARTHA: Oui, mais la vie avec lui à Volhyn, c'était une telle épreuve...

GABRIELLE: N'avez-vous pas compris?

MARTHA: Je suis si fatiguée, mais je suis prête maintenant... (*grand soupir, suivi de silence et d'immobilité*)

GABRIELLE: Pourtant Stepan était là, près de vous. En soignant vos fleurs, c'était sa façon de se faire pardonner son entêtement et son mutisme cruel. Voyons! Vous n'allez pas me culpabiliser! (*Elle s'avance vers elle et la secoue. Celle-ci ne réagit pas. Après quelques instants, Gabrielle comprend qu'elle est morte et elle s'assoit au pied du lit. Elle se met à rire doucement.*) Alors comme ça, mes personnages me reviennent, prennent la peine de me hanter, puis disparaissent. Pire encore, ils meurent! Et dans mon lit! Je n'y comprends absolument rien! Qui va me croire si je raconte ce qui m'arrive... (*Elle touche les bottes de Martha qui ne s'est pas déchaussée avant de se coucher. Elle cesse de rire, devient pensive et regarde l'auditoire. Elle s'allonge à son tour près de Martha et s'endort.*)

NOIR

* * * * * * * * * *

Acte II, scène 6

GABRIELLE (*assise devant le miroir, se coiffe et se parle.*): J'ai très mal dormi hier soir... Pourquoi sont-elles venues? Martha, Elsa, Florentine et Rose-Anna...

ROSE-ANNA (*frappe à la porte et entre, porte un autre plateau avec du thé*): Bonjour, madame Roy! J'ai votre thé!

GABRIELLE: Je pensais justement à vous! Ah, c'est épouvantable, je suis prise dans un labyrinthe et n'en sortirai jamais!

ROSE-ANNA: Du sucre?

GABRIELLE: Un bec... (*pause*) Pourquoi êtes-vous venue? Vous venez me hanter, même le jour maintenant? Je me pince, je suis pourtant bien éveillée!

ROSE-ANNE: Vous ne rêvez pas...

GABRIELLE: Alors, vous venez comme un remords de conscience me troubler. Vous, les femmes, vous m'accusez, comme les hommes, d'avoir eu tort de les créer ainsi...

ROSE-ANNA: Mais pas du tout. On est rien que curieux, vous savez! On veut savoir –

GABRIELLE: Je sais, les grands mystères de la vie... Où est l'amour, par exemple? Où est l'émancipation que la fin du vingtième siècle nous promet à nous les femmes? Pourquoi votre fardeau est-il toujours si lourd? Tant de responsabilités!

ROSE-ANNA: C'est en plein ça, madame Roy!

GABRIELLE: En déplorant votre lot, en vous décrivant telles que je les rêvais, je crois que c'était ma façon d'être féministe!... (*soupire profondément*) Ah! je me suis projetée en chacune de vous...

ROSE-ANNA: C'est bien gentil de vous...

GABRIELLE: Je suppose que vous reflétez chacune une partie de moi: jeunesse, adolescence, craintes et désirs. Grâce à vous, j'ai pu poser certaines questions qui m'ont toujours préoccupée...

ROSE-ANNA: Comme, comment faire pour éviter les grossesses, la pauvreté extrême et le travail domestique tellement ingrat?

GABRIELLE: Trop de femmes n'ont pas beaucoup de choix dans la vie, souffrent d'un statut subordonné... une forme d'esclavage. Même ma propre mère... Ce qu'elle a dû travailler fort!

ROSE-ANNA: Mais c'est pas difficile rien qu'pour les femmes, c'est pas mal toffe pour les hommes pareille!

GABRIELLE: Bien sûr. Pour les hommes, les familles, les couples... La vie n'est pas simple...

ROSE-ANNA: Ah, j'vous comprends don' ben!

GABRIELLE: Oui, maintenant vous êtes peut-être la seule qui me comprenez! Tous les autres questionnent mes motifs! Ils veulent savoir ce que moi-même je ne sais pas! Pourquoi la communication est-elle si dure?

ROSE-ANNA: Euh, je sais pas trop ben, là... c'est pas mal compliqué...

GABRIELLE (*se confie à Rose-Anna, mais en se parlant au miroir. Rose-Anna s'assoit dans le fauteuil, écoute et boit son thé.*): Moi-même, j'ai eu tant de questions par rapport à l'amour conjugal, à la fidélité, à la maternité, la mort... Marcel...

ROSE-ANNA: Marcel?

GABRIELLE: Mon mari. Je l'appelle *Mon cher grand fou*[10].

ROSE-ANNA: Ah, c'est mignon comme sobriquet. Vous l'attendez? Il va venir bientôt?

GABRIELLE: Non. Il n'est pas là. Il est rarement là en fait. Il me manque en ce moment...

ROSE-ANNA: Mon Azarius, lui aussi, il va me manquer, s'il part. Le ferez-vous vraiment partir à la guerre?

GABRIELLE: On est en 2012, Rose-Anna. Bien des choses sont arrivées depuis 1945! Je me suis mariée, j'étais amoureuse, j'ai connu le succès. On a voyagé, vécu en France, mais nous n'étions pas le couple idéal.

ROSE-ANNA: Oh, j'suis désolée de l'apprendre.

GABRIELLE: Je me suis habituée à notre union, un peu atypique, disons. Et je n'ai jamais songé très longuement au divorce.

ROSE-ANNA: Le divorce?

GABRIELLE: Cela ne se faisait tout simplement pas à notre époque. On s'entendait bien, on s'arrangeait à notre façon. *(pause, elle se fâche*) Mais quelle déception, quand même! Il m'a trahie et je lui en ai voulu à mort... pendant longtemps.

ROSE-ANNA: Il vous a trompée? Laissée pour une autre femme?

GABRIELLE (*rit*): Oh, c'est une façon de dire les choses... Il ne m'a pas été fidèle, disons. Et lorsque j'ai compris que le grand amour vécu au tout début de notre relation s'évaporait... Quelque chose s'est fêlé en moi...

ROSE-ANNA: Oh, ma pauvre petite dame. Je vous plains don'!

GABRIELLE: Je ne sais pas... Qui sait, j'aurais peut-être voulu avoir des enfants?

ROSE-ANNA: C'est bien beau les enfants, mais c'est du travail aussi... Remarquez, j'me plains pas une miette, oh non.

---

10. *«Mon cher grand fou...»: lettres à Marcel Carbotte 1947-1979* (Roy, 2001).

GABRIELLE: Le sort n'était pas de mon côté... Avec lui, ce n'était simplement pas possible. Nous vivions dans deux univers différents et quand j'ai compris que j'entretiendrais désormais avec mon mari des liens d'amour platonique, c'est comme si le soleil avait disparu.

ROSE-ANNA: C'est don' bien dit ça, et pour ça que vous écrivez, vous, pi pas moi.

GABRIELLE: Depuis lors, je vois l'ombre, le revers de chaque nuage argenté...

ROSE-ANNA: Oh, vous l'avez-tu fini votre histoire?

GABRIELLE: Oui. Je suis fatiguée maintenant. J'ai trop parlé.

ROSE-ANNA: Mais non, mais non. C'était toute ben intéressant! Comme un roman!

GABRIELLE: Ah! Vous comprenez enfin? J'ai le pouvoir d'inventer la vie de mes protagonistes, de leur donner la vie et la mort...

ROSE-ANNA (*se lève, incertaine d'avoir compris, suit Gabrielle vers la porte*): Euh, c'est-à-dire que –

GABRIELLE: Voyez-vous, c'est exactement ça le métier d'écrivain, non? RACONTER des histoires! Je me sens redevable à vous, mes personnages, parce que grâce à vous tous, vous m'avez permis de vivre et mourir mille vies aussi... C'est tellement banal de le dire comme ça, mais ma vie, c'est comme une fiction et mes fictions s'inspirent de ma vie! (*Elle vient embrasser Rose-Anna, puis ouvre la porte et l'invite à la suivre.*) Ce sont bien des femmes comme vous, fortes et courageuses que j'aime!

ROSE-ANNA (*flattée, rit*): Vraiment? Comme moi?

GABRIELLE: Exactement!

ROSE-ANNA: Oh, madame Roy, vous me voyez enchantée d'entendre tout ça! Puis, Florentine, elle, elle est-ti parfaite comme moi, elle? (*on entend leurs voix dans le corridor.*)

NOIR

* * * * * * * * * *

Acte III, scène 1

Même décor.

Gabrielle est couchée sur le côté, l'auditoire voit son visage. Elle porte un masque qui cache ses yeux. Elle ne bouge pas, dort paisiblement. Il fait clair dehors. C'est le jour.

Devant le miroir de la coiffeuse, on voit Pierre Cadorai qui cadre quelque chose avec ses deux mains, gestuelle qu'on reconnaît bien comme celle des artistes visuels. Il avance, recule, scrute ce que lui seul voit dans le miroir, puis se penche pour griffonner sur un calepin sa vision artistique. Il délaisse le crayon, se dirige vers la garde-robe. Il l'ouvre et sort une toile déjà montée qu'il place contre la coiffeuse. Il retourne à la garde-robe et cherche en vain quelque chose...

PIERRE (*Il se gratte la tête, embêté, il se parle à lui-même, très doucement, mais clairement*): Où donc est rendu mon chevalet? Je ne comprends pas... je ne me retrouve absolument pas ici... Je suis parti depuis trop longtemps!

Il sort par la porte quelques instants. Revient et cherche même sous le lit. Finalement il décroche une toile pendue dans la chambre et y met la sienne. Il sort un morceau de fusain de sa poche et se remet à fixer le miroir. Puis il esquisse une forme de montagne.

LUZINA (*frappe fort à la fenêtre*): Coucou! Ohé, il y a quelqu'un?

PIERRE (*fort surpris se retourne d'un coup vers la fenêtre. Il va lui ouvrir la porte-fenêtre.*): Vous êtes... la femme de ménage?

LUZINA (*rit, elle entre avec un parapluie qu'elle secoue vivement*): Mais non, mais non! Quoique j'ai souvent l'impression d'être la femme de ménage chez nous, ou la bonne à tout faire! Non, moi je suis Luzina! (*Elle referme le parapluie*) Oh, ne vous inquiétez pas, je ne crois pas aux superstitions liées aux parapluies dans les maisons. Je vais le poser, là, comme ça. Est-ce que ça vous va, monsieur Carbotte?

PIERRE: Il y a erreur sur la personne, madame, je ne suis pas Marcel Carbotte. Il y a probablement erreur sur la demeure aussi. Je ne connais pas de Luce.

LUZINA (*corrige automatiquement*): Luzina, pas Luce, c'est un nom particulier, je sais. (*pause*) Comment? Vous avez dit que

vous n'êtes pas monsieur Carbotte? Je ne suis pas chez madame l'institutrice et madame l'auteure Gabrielle Roy?

PIERRE (*pris de court, hésite, recule puis regarde de nouveau autour de lui*): Eh bien, ma foi, en effet, c'est fort possible. (*Il enlève sa toile et remet celle qui était là auparavant.*) Si, si, je comprends maintenant. Vous êtes bien chez madame Roy, mais excusez-moi, madame –

LUZINA (*elle enlève son capot et voudrait l'accrocher, elle cherche des yeux une patère. On constate qu'elle est enceinte*): Luzina Tousignant, venue directement de la Petite Poule d'Eau, vous savez, c'est pas mal loin!

PIERRE: Enchanté.

LUZINA: Moi, de même.

PIERRE: Je me présente, je suis Pierre Cadorai.

LUZINA: Enchantée.

PIERRE: Tout le plaisir est pour moi...

Ils se regardent un temps. Finalement il lui prend son manteau de ses bras et va l'accrocher dans la garde-robe.

* * * * * * * * * *

Acte III, scène 2

Luzina et Pierre observent alors un homme d'un certain âge qui vient à la fenêtre et qui regarde à l'intérieur, il ne semble pas bien voir. Finalement ce dernier décide de partir. En parlant, les deux avancent et Pierre invite Luzina à s'asseoir sur le fauteuil, elle refuse.

LUZINA: Il ne nous a pas vus?

PIERRE: Je ne pense pas, non.

LUZINA: Crois-tu que c'est le nouvel instituteur que madame Roy devait nous envoyer à la Petite Poule d'Eau?

PIERRE: Je ne sais pas, c'est possible... Mais si c'était lui, pourquoi viendrait-il ici?

LUZINA: Je pense que madame Roy voudrait bien savoir qui la remplacera chez nous! Depuis qu'elle est partie, les enfants et moi, on s'ennuie tellement d'elle...

PIERRE: Si madame Roy invente un personnage –

LUZINA: Mais ils ne sont pas *tous* inventés, vous savez!

PIERRE: C'est vrai, vous avez raison... La preuve –

LUZINA (*lui coupe la parole*): Ou bien, c'est peut-être monsieur Carbotte alors!

PIERRE: Monsieur Carbotte ? Ah, oui... Eh bien, c'est possible, je suppose...

LUZINA: Mais qu'est-ce que je raconte là! Si c'était le mari de madame Roy, il serait simplement rentré chez lui, n'est-ce pas?

PIERRE: Oui. Enfin non... Je veux dire, je crois que monsieur le médecin ne vit plus avec madame depuis quelque temps...

LUZINA: Ah bon? Mais depuis quand? Quand j'ai su que madame Roy s'était mariée, j'étais ravie!

PIERRE: Je crois que leur relation n'était pas toujours aussi harmonieuse qu'elle aurait pu l'être, mais enfin... je ne veux surtout pas colporter des rumeurs. (*pause*) Mais assoyez-vous donc, je vous en prie.

LUZINA (*accepte finalement*): Merci... Mais vous n'allez pas vous asseoir, vous?

PIERRE (*tire la chaise de la coiffeuse et s'assoit près d'elle*): Oui, oui. Vous voyez. Je suis très bien là.

LUZINA: Très bien. Je n'en ai pas pour longtemps, vous savez, dès que madame Roy arrive, je lui fais ma petite requête et je repars. Je dois retrouver vite ma famille, vous savez!

PIERRE: Je ne sais pas si elle viendra. Je n'ai vu personne, en fait, je ne me rappelle même plus comment je suis arrivé là... Je me suis subitement trouvé là, j'essayais de peindre la montagne...

LUZINA (*jette un regard vers le tableau de Richard*): Ah oui...

PIERRE: Non, ce n'est pas de moi... C'est de Richard. Vous connaissez?

LUZINA: Non...

PIERRE: Vous savez, mon histoire est fortement inspirée de celle de René Richard, le peintre suisse qui a émigré au Canada à un jeune âge et qui est devenu un trappeur et un artiste peintre. Il a vécu dans l'Ouest et il l'a beaucoup évoqué dans ses œuvres. Vous la connaissez son histoire?

LUZINA: Non, pas du tout. Vous savez, j'ai vécu toute ma vie dans un petit village manitobain. Je ne le quittais que quand je devais aller accoucher.

PIERRE: Eh bien je pense que madame Roy a emprunté à la vie du peintre Richard pour me créer moi: comme lui, je rêve tout le temps de créer l'œuvre parfaite inspirée de la nature canadienne!

LUZINA: Ah bon! Comme je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas grand-chose sur la peinture et les beaux-arts, mais je sais que c'est important d'apprendre. De continuer d'apprendre toute notre vie... L'éducation, c'est tellement important.

PIERRE: Oui. Mais savez-vous, je me rends compte qu'en fait toi et moi, on se ressemble sur un autre plan: on est tous deux intimement liés à la *vraie* vie de Gabrielle Roy.

LUZINA (*doute qu'elle a compris*): Ahhhhhh...

PIERRE: C'est-à-dire que nous sommes ancrés dans une certaine réalité historique. Vous comprenez?

LUZINA: Ahhhhh! Oui! Dans *La Petite Poule d'Eau*, moi je cherche à faire instruire mes enfants... Une enseignante vient jusque chez nous... C'était notre madame Roy! Vous voyez? Oui? Et vous?

PIERRE: Madame Roy me décrit comme celui qui cherche la Vérité, l'Absolu... Je cherche longtemps...

LUZINA: Tout seul?

PIERRE: La plupart du temps oui... L'art est un métier particulier... parfois exigeant!

LUZINA (*fière*): Et madame Roy, elle aussi elle cherche la Vérité et l'Absolu?

PIERRE: À sa façon, oui, je le crois sincèrement...

LUZINA: Vous savez, c'était la meilleure des institutrices... tellement soucieuse du travail bien fait. Et attentionnée! Vous ne pouvez pas savoir comment elle tenait à cœur le progrès des petits.

PIERRE: Je n'en doute absolument pas.

LUZINA: Et patiente! Patiente avec les petits...

PIERRE (*subitement pensif*): Je suis, comme elle, assez patient. Cela me prend parfois des heures et des heures... je m'acharne «à tâcher de rendre le prodige de la couleur»[11]... (*Il se lève et fixe alors le tableau de Richard*). Quel miracle ingénieux, l'art, la représentation. Gabrielle Roy m'invente non pas avec le fusain, le crayon ou le pinceau, mais avec des mots... Elle me fait gravir ma montagne secrète à moi. Plus haut, plus loin, je grimpe toujours, même au risque et au péril de ma vie.

LUZINA: Pourquoi?

PIERRE: Je cherche la Vérité éblouissante, la grande révélation!

LUZINA: Et vous tentez de l'exprimer?

PIERRE: Oui, dans sa perfection immuable comme la montagne... Et, je m'obstine à tenter de réaliser mon rêve...

LUZINA: Moi, aussi, je me suis obstinée... Je vous comprends parfaitement!

PIERRE: Contre vents et marées, je me trouve seul devant ma toile blanche et ce vide que je dois combler avant de disparaître. Je suis passionné par la beauté, mais angoissé aussi, parce que la perfection risque toujours de me filer entre les doigts...

LUZINA: Alors, si madame Roy vous fait faire tout cela, et si vous êtes elle... Est-ce que cela veut dire qu'elle aurait voulu être vous? C'est-à-dire un homme?

---

11. *La montagne secrète* (Roy, 2011a, p. 48).

PIERRE: Excellente question! Voulait-elle être un homme ou simplement décrire la soif de liberté de l'homme?

LUZINA: Ou de la femme?

PIERRE: Bien sûr! C'est une question qu'il faudrait lui poser. Mais comme elle n'est pas là, nous ne pouvons lui adresser la parole.

LUZINA (*se lève*): Vous avez raison. (*Va vers la garde-robe, prend son manteau et ensuite son parapluie*) Et vous savez, j'ai trop profité de votre aimable patience. Il faudra absolument que j'y aille. Le repas du soir ne se fera pas tout seul!

PIERRE (*la suit de près, l'aide avec son manteau et sort sa toile de la garde-robe*): Moi, aussi. Il faut que j'y aille. Je ne me sens vraiment pas bien. Je crois qu'il serait sage que j'aille trouver un médecin. (*Il va vers la porte-fenêtre et invite Luzina à le précéder*) Après vous, madame.

LUZINA: Merci. Eh, vous savez que notre Miss O'Rorke, celle-là, comme institutrice – (*on entend Luzina bavarder jusqu'à ce que la porte se ferme*).

NOIR

* * * * * * * * * *

ACTE IV, scène 1

Gabrielle fait les cent pas. Elle porte sa robe de chambre et semble nerveuse. On n'entend que l'horloge. Il fait noir dehors.

GABRIELLE: Mon Dieu, mon Dieu! Quand vais-je apprendre à ne pas trop dormir le jour? Se lever à 13 h, quelle idée aussi. Ma matinée, complètement gaspillée! Et l'après-midi, j'ai traîné la patte comme un animal blessé. Et me voilà maintenant tout à fait éveillée et il est passé minuit! Tout le monde dort, alors que moi je veille... Ces insomnies me tuent... (*Elle baille puis se met à tousser.*) Je me parle à moi-même maintenant! C'est le comble.

Elle va vers la porte, l'ouvre toute grande.

GABRIELLE: Rose-Anna! Rose-Anna? Es-tu là? Je prendrais bien une tisane! Je suis tellement épuisée, mais je n'arrive plus à dormir. (*Elle se détourne, constate tout à coup que son cadre est mal*

pendu, elle va vers le cadre, laissant la porte ouverte. Elle redresse le cadre.) Tiens, tiens, tu es tout bancal, toi! (*Elle recule pour mieux l'admirer*) Ah, ce beau cadre de René Richard, je l'aime toujours! Je l'ai acheté avec Marcel, peu après notre mariage en 1947... Ou peut-être l'ai-je acheté après notre premier séjour en France? *(Elle se met à défaire son lit, s'y assoit, et rit un peu*) Ah, je me rappelle, René et moi, on bavardait tard, tard la nuit... «[on parlait] de l'art, de [notre] quête de l'œuvre parfaite [Lui, il me] parlait de sa façon de travailler [... de] ses errances dans le Grand Nord»[12]... (*elle bâille*) C'est René qui m'a inspiré le drame de *La montagne secrète*... Les gens n'ont pas compris. C'était comme *La Petite Poule d'Eau* que plusieurs critiques n'arrivaient pas à situer... C'était pourtant simple, certaines histoires parlent de moi et de mon expérience... Mes livres comme des jeux de miroirs, ou des jeux de trompe-l'œil, comme dirait René... (*pause*) Ah, cette chambre est comme une caverne glaciale, oppressante! (*se tourne et se retourne, cherchant le sommeil*) «Pourquoi est-ce qu'on vit? Qu'est-ce qu'on est venu faire sur terre? Pourquoi est-ce qu'on souffre et on s'ennuie? Qu'est-ce qu'on attend? Qu'est-ce qui est au bout?»[13] (*pause = elle regarde toujours le plafond un temps, puis se tourne sur le côté, dos face à l'auditoire*).

* * * * * * * * * *

Acte IV, scène 2

Éveline entre et se met à épousseter tout dans la chambre. Elle chantonne.

GABRIELLE (*sursaute*): Oh!

ÉVELINE: Bonjour, Christine...

GABRIELLE: Je m'appelle Gabrielle, pas –

ÉVELINE (*l'ignore*): Tu m'excuseras, je suis rentrée sans frapper... C'est que je voulais que tu te réveilles. Alors, tu as bien dormi?

GABRIELLE: Et vous êtes?

ÉVELINE: Mais voyons ma fille! Quelle mouche t'a piquée? Allez, ouste, ouste! Sors du lit! Allez, Christine –

---

12. *Gabrielle Roy, une vie* (Ricard, 1996, p. 380).
13. *Cet été qui chantait* (Roy, 2012a, p. 134).

GABRIELLE (*insiste*): Gabrielle, je m'appelle Gabrielle. Et (*comprenant tout à coup)* vous, vous êtes Éveline!

ÉVELINE: Christine, je n'aime pas que tu m'appelles comme ça. Je suis ta mère, pas «Éveline»!

GABRIELLE: Mais... Euh, (*hausse les épaules*) désolée...

ÉVELINE (*la taquine*): Mon enfant, prononce correctement tes mots!

GABRIELLE: Oui, d'accord, mais –

ÉVELINE: Alors, c'est aujourd'hui la belle aventure, non? Habille-toi et prépare ton petit sac. N'oublie pas ton chapeau. Il fait grand soleil.

GABRIELLE: Mon chapeau?...

ÉVELINE: Vite, vite, vite! Je passe un petit coup rapidement dans ta chambre, tu fais ton lit. Allons, le départ est prévu pour ce matin. Dès que tu auras avalé ton gruau, il faudra te laver, t'habiller. Tu dois être prête!

GABRIELLE: Je voyage?

ÉVELINE: Voyons, ne fais pas la coquine! Ne fais pas semblant d'avoir tout oublié!

GABRIELLE (*se lève et va vers la garde-robe*): Je... je n'ai pas faim... (*Elle met sa robe de chambre*)

ÉVELINE (*fait le lit de Gabrielle, et jette un coup d'œil autour d'elle*): Christine, dépêche-toi un peu! Tu n'as pas encore préparé ton petit baluchon? Je t'ai pourtant dit hier soir qu'on était «à la veille du grand départ!»[14].

GABRIELLE (*à elle-même*): Mais que peuvent signifier ces mots? (*à Éveline, d'une voix hésitante*) Est-ce que vous parlez de la visite pour aller voir le beau grand lac Winnipeg avec monsieur Saint-Hilaire[15]?

ÉVELINE: Mais où as-tu la tête ce matin? Tu n'es pas vraiment bien réveillée, on dirait!

---

14. *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* (Roy, 2011b, p. 175).
15. «Le vieillard et l'enfant», *La route d'Altamont* (Roy, 2011b).

GABRIELLE: C'est vrai, je me sens bizarre... (*Elle sort un chapeau de paille de la garde-robe et la met sur sa tête*.) Je me sens la tête légère, comme étourdie... Est-ce que je rêve, ou quoi?

ÉVELINE: Allons, tu commences à m'inquiéter là... Vite, grouille-toi un peu! J'ai tellement hâte, tu ne peux pas savoir. Ton oncle Cléophas nous attend pour le déjeuner à midi... Édouard est parti à Dunrea aujourd'hui, pour accueillir de nouveaux immigrants, alors on pourra prendra notre temps!

GABRIELLE: Édouard?

ÉVELINE (*la touche au front*): Christine, n'appelle pas ton père comme ça!-Mais qu'est-ce que tu as donc toi, aujourd'hui? Tu ne fais pas de fièvre, toujours bien?

GABRIELLE: Peut-être...

ÉVELINE: Mais non, pas de fièvre... Cesse de faire du théâtre, ma fille. Viens, ton petit déjeuner refroidit. Tu t'habilleras et feras ton sac tout à l'heure. (*Elle pousse sa fille vers la porte*) Combien de temps tu penses qu'on va mettre avant d'arriver à mes belles collines de Pimbina? J'ai tellement hâte de prendre la route!

GABRIELLE (*s'exclame, et ce sont ses derniers mots, alors que les deux femmes sortent de la pièce*) La route d'Altamont!

* * * * * * * * * *

Acte IV, scène 3

On retrouve Gabrielle couchée dans le lit, dos à l'auditoire. Il commence à faire clair dehors.

L'homme qu'on avait vu passer devant la fenêtre au troisième acte revient et refait les mêmes gestes. Il regarde à l'intérieur, se détourne, puis finalement revient et frappe à la fenêtre.

GABRIELLE (*sursaute*): Hein? Quoi?... C'est quoi?

STEPHEN (*frappe à nouveau*): ...

GABRIELLE (*se lève et se dirige vers le fauteuil pour se draper de sa couverture*): Mais il est quelle heure? (*elle s'approche de la porte-fenêtre*) C'est qui? Qui viendrait me déranger à cette heure impossible, il doit être quatre heures du matin! (*Gabrielle allume pour voir qui est là*.)

STEPHEN *(avec un accent très British*): Gabrielle, ouvre! Ouvre, s'il te plaît, il faut que je te parle!

GABRIELLE (*ouvre avec empressement*): Stephen! Mais que fais-tu là?

STEPHEN: Il fallait que je te voie une dernière fois... je veux savoir pourquoi...

GABRIELLE (*en reculant, semble défaillir*): Attends, attends! C'est le délire qui me reprend! Mais toi, tu n'es pas un de mes personnages fictifs, toi. Je te reconnais très bien! Tu n'as pas changé du tout!

STEPHEN (*veut l'embrasser*): Mais toi non plus, ma chère! Toujours si jeune, si belle... Si ravissante! (*Note: ce qui n'est pas du tout le cas, Gabrielle est vieille*).

GABRIELLE: Stop là! Ne t'approche pas... Toi, ici? Alors, maintenant je ne comprends plus rien! Ma vraie réalité se mêle à ma fiction? Toi, tu as réellement existé!

STEPHEN: Gabrielle, j'ai du mal à te suivre...

GABRIELLE: Alors tu es un fantôme, un revenant venu de mon passé, tu es venu me troubler... comme tous ces personnages fictifs des derniers soirs!

STEPHEN: Des personnages fictifs? Je ne comprends –

GABRIELLE: Va-t-en! Rentre à Londres, là où je t'ai connu!

STEPHEN: Oh! Tu m'en veux à ce point-là! Mais que t'ai-je fait pour que notre rupture soit si... si irréversible!

GABRIELLE: Je deviens folle! Folle... (*Elle s'assoit, se ferme les yeux et met ses mains sur ses oreilles*) Oh ces hommes de ma vie qui m'ont tellement fait souffrir! Me voici encore harcelée! Mirage et nostalgie!

STEPHEN (*s'agenouille devant elle*): Mirage! Nostalgie! Moi? Pourtant, il me semble que notre amour est si vrai.

GABRIELLE: Stephen, pourquoi es-tu là à pareille heure!

STEPHEN: Aide-moi à comprendre, Gabrielle. S'il te plaît, je ne comprends pas.

GABRIELLE (*à elle-même*): Si je l'ignore, il partira, s'évanouira dans la nuit... Après tout ce n'est qu'une apparition!

STEPHEN: Pourquoi es-tu partie? Pourquoi as-tu voulu me quitter? Pourquoi t'en aller, me laisser seul à Londres comme ça. Il faut qu'on s'explique, que tu t'expliques...

GABRIELLE: ...

STEPHEN: Non, ne m'ignore pas, je t'en supplie. Parle-moi, dis-moi pourquoi nous ne pouvons avoir une vie ensemble...

GABRIELLE: Pars! De grâce, laisse-moi en paix!

STEPHEN: C'est parce que j'ai des origines ukrainiennes, n'est-ce pas? Ou parce que je suis English? Ta famille n'approuvera pas? Tu m'avais raconté l'histoire de Wilhelm, ton premier petit amour, mais je te jure, je te serai fidèle! Gabrielle –

GABRIELLE (*lui coupe la parole*): Wilhelm! Ah non, ce n'est pas possible, ne mélangeons pas les trames, les histoires! Je –

STEPHEN (*lui coupe la parole et lui prend les mains*): Je t'en supplie, Gabrielle, écoute-moi. Je te demande une dernière petite rencontre en tête à tête. Je veux te dire, je veux te dire que je t'aime...

GABRIELLE (*le regarde enfin*): Je ne t'ai jamais oublié, tu sais!

STEPHEN: Oh, lovely! Comme je suis ravi de t'entendre. Please, my dove, let's go to dinner?

GABRIELLE: Je ne suis plus celle que tu as connue, Stephen. Je suis mariée...

STEPHEN: Quoi? I thought I was your one true love!

GABRIELLE: You were, you were... mais j'étais jeune, amoureuse! Un peu trop timide, pas assez hardie... j'aurais peut-être dû nous donner une chance, à nous deux... Mais maintenant, c'est trop tard, je suis vieille! Fatiguée... (*elle continue à lui parler, sa voix baisse, murmures entre les deux.*)

FADE OUT

* * * * * * * * * *

Acte IV, Scène 4

Un autre homme regarde à la fenêtre et tape doucement.

GABRIELLE (*se lève précipitamment en le voyant, et alors qu'elle va ouvrir, Stephen quitte la scène*): Oh! Pas encore...

MÉDÉRIC: Madame Roy?

GABRIELLE *(se rend compte que Stephen est parti*): Mais où est parti...? Euh, je crois que vous vous êtes trompé de demeure... Oh! (*elle voit le chapeau, qu'elle regarde attentivement*)

MÉDÉRIC: Madame Roy? Vous souvenez-vous de moi?

GABRIELLE: Euh... non... oui... C'est-à-dire, je ne suis pas certaine.

MÉDÉRIC (*il avance gêné*): Euh, je voulais...

GABRIELLE (*émue*): Ce chapeau de cowboy... Médéric?

MÉDÉRIC: (*hoche la tête*): Je suis venu te dire... (*il offre les fleurs*) au revoir.

GABRIELLE (*perplexe*): Tu es venu me dire au revoir?...

MÉDÉRIC: Hmmmm...

GABRIELLE: Je... je ne comprends pas... (*Troublée, son regard est alors attiré par la fenêtre qui s'illumine progressivement: on voit une photo de Médéric, galope vers les bois, une jeune femme sur un cheval le suit au loin.*)

Médéric pose le bouquet sur le lit et s'assoit dans le fauteuil son chapeau sur les genoux.

GABRIELLE (*l'oublie, va vers la photo*): Je jurerais que c'est moi et... Médéric à cheval...! (*Elle s'exclame alors, surprise*) Oui! Je me souviens comme si c'était hier! On s'en allait toucher la truite dans l'eau glacée! L'eau était si froide que le poisson, il nous laissait le flatter, le toucher... Médéric, oh, je crois que tu as été mon premier amour... et je n'arrivais pas à me l'avouer. Après tout, j'étais ton institutrice! Je n'osais pas... on ne pouvait pas... Mais tu avais une place dans mon cœur, une place spéciale, Médéric... Tu es venu m'offrir ce bouquet d'espoir qui fleurira toujours... (*Elle fixe la photo, comme hypnotisée. Gabrielle sourit,*

recule et retrouve son lit pour s'y coucher. Sereine, elle sert le petit bouquet contre son cœur. Le chant de Nil monte. Elle ferme les yeux et se parle tout bas.) Tout ça, c'est envoûtant... «étrangement beau [ce chant] de la vie vécue et de la vie du rêve»[16].

NOIR

* * * * * * * * * *

Acte IV, scène 5

Même décor.

Gabrielle Roy souffrante est allongée sur un lit, adossée à des coussins, elle essaie d'écrire. Elle s'assoupit. On l'entend gémir. Prise d'une quinte de toux, elle se réveille, enlève la petite table et les coussins et se recouche. Elle essaie de dormir. On la voit finalement en train de dormir. Subitement, on sent la frayeur monter chez elle: elle a un cauchemar. Elle se parle à voix haute et s'assoit complètement.

GABRIELLE (*sursaute et s'écrie, frénétique*): Quoi! Qui est là? Qui? *(elle crie plus fort*) C'est qui? Je vous entends! Montrez-vous! Avancez un peu que je vous voie. Oh... Mais comment êtes-vous rentré? (*Pause. Somnambule, elle se lève et se dirige vers la porte qu'elle entrouvre, elle essaie de chasser des intrus imaginaires et sans refermer la porte, elle couche de nouveau. Le chant continue. Elle se réveille finalement, s'assoit dans son lit et se frotte les yeux*.)

Édouard apparaît alors sur le pas de la porte. Il tient une assiette à la main.

ÉDOUARD: Je t'ai amené une petite pointe de tarte à la rhubarbe...

GABRIELLE: Une pointe de tarte?

ÉDOUARD (*pose la tarte sur la coiffeuse et regarde le miroir*): Tu as quand même une belle vue de l'arbre et du quartier ici, dans le grenier.

GABRIELLE (*prend la tarte et va s'assoir sur le fauteuil, se parle à elle-même*): Je suis en train de tout revoir, de tout revivre... Maintenant c'est au tour d'Édouard de venir! C'est incroyable! Il ne manque plus que Marcel!

16. *Ces enfants de ma vie* (Roy, 2012c, p. 57).

ÉDOUARD (*sévère tout à coup*): Marcel? Marcel? ... Est-ce que je le connais, lui?

GABRIELLE (*goûte la tarte, grimace*): Non... non, ne vous inquiétez pas, je suis toute seule ici! (*Elle parle bas, son père n'entendra pas*) C'est après ton temps. Marcel, c'est mon mari. Et il est rarement là ces temps-ci. (*Elle se lève et indique à son père qu'il peut s'asseoir*) Ne vous en faites pas... Ne m'écoutez pas, je délire, je déparle, j'invente n'importe quoi.

ÉDOUARD: Tu as toujours eu une imagination vive et fertile, Christine. Alors, Éveline me dit que tu boudes, que tu refuses de descendre manger[17]. (*Il goûte à sa tarte et grimace*.) Alors, qu'est-ce qui ne va pas?

GABRIELLE (*se dirige vers le lit, se couche*) Rien. Rien. (*aparté*) Sauf que tous mes personnages fictifs, même ceux inspirés de ma propre famille viennent me hanter!

ÉDOUARD: (*Il s'approche alors du lit*) Mais, es-tu souffrante? Tu ne te sens pas bien?

GABRIELLE: Non, je ne vais pas bien. Pas bien du tout. J'hallucine encore.

ÉDOUARD: Tu veux que j'appelle un médecin? (*il va lui chercher un verre d'eau, Gabrielle parle, il ne l'entend pas*.)

GABRIELLE (*elle observe son père*): Fantaisie, tout ceci. Mais ce sont des scènes tellement vraies! Je n'en reviens pas, j'ai encore le goût acidulé de la rhubarbe sur mes lèvres...

ÉDOUARD (*voyant le carnet sur la table, pose le verre d'eau, et se met à feuilleter le carnet*): Mais dis-moi, ma Petite Misère, ma petite dernière... Que fais-tu des heures durant en haut ici où il fait tellement chaud? Tu lis? (*Il voit le stylo qu'il prend de l'autre main*) Tu écris?

GABRIELLE (*se met à rire et cache sa tête sous l'oreiller*): Oui! Non! Non, je rêve! En couleur! C'est incroyable! Je rêve à Saint-Boniface, à mon enfance, à l'amour, à l'espoir... *(plus lentement*) je rêve... oui, je lis, j'aime lire... Et j'écris... parce que... parce que vous êtes là... comme un songe qui passe trop vite... je glisse

17. «Petite Misère», *Rue Deschambault* (Roy, 2010b).

«par-delà les méandres de [mes] souvenirs»[18]... si peu de temps...
(Elle s'endort et ronfle légèrement.)

Chœur: Entre badinage et courage,
La détresse et l'enchantement...

FIN

BIBLIOGRAPHIE

BÉRAUD, Jean (1954) «Alexandre Chenevert de Gabrielle Roy», *La Presse*, 13 mars, p. 74.

MARCOTTE, Gilles (1954) «Vie et mort de quelqu'un», *Le Devoir*, mars, p. 6.

RICARD, François (1996) *Gabrielle Roy: une vie*, Montréal, Boréal, 646 p.

ROY, Gabrielle (1983) «Le gardien de l'horizon», *Liberté*, vol. 25, nº 1 (145), p. 71-72.

_____ (2001) *«Mon cher grand fou...»: lettres à Marcel Carbotte 1947-1979*, Montréal, Boréal, 825 p. [Édition préparée par Sophie Marcotte, avec la collaboration de François Ricard et Jane Everett]

_____ (2009a) *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 463 p. [Édition du centenaire, vol. I]

_____ (2009b) *La Petite Poule d'Eau*, Montréal, Boréal, 245 p. [Édition du centenaire, vol. II]

_____ (2010a) *Alexandre Chenevert*, Montréal, Boréal, 295 p. [Édition du centenaire, vol. III]

_____ (2010b) *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, 287 p. [Édition du centenaire, vol. IV]

_____ (2011a) *La montagne secrète*, Montréal, Boréal, 199 p. [Édition du centenaire, vol. V]

_____ (2011b) *La route d'Altamont* (suivi de *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?*), Montréal, Boréal, 253 p. [Édition du centenaire, vol. VI]

_____ (2011c) *La rivière sans repos*, Montréal, Boréal, 261 p. [Édition du centenaire, vol. VII]

_____ (2012a) *Cet été qui chantait* (suivi de deux contes pour enfants), Montréal, Boréal, 211 p. [Édition du centenaire, vol. VIII]

18. *Le temps qui m'a manqué* (Roy, 2013a, p. 578).

_____ (2012b) *Un jardin au bout du monde et autres nouvelles*, Montréal, Boréal, 205 p. [Édition du centenaire, vol. IX]

_____ (2012c) *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Boréal, 215 p. [Édition du centenaire, vol. X]

_____ (2013a) *Fragiles lumières de la terre: écrits divers 1942-1970*, Montréal, Boréal, 263 p. [Édition du centenaire, vol. XI]

_____ (2013b) *La détresse et l'enchantement* (suivi de *Le temps qui m'a manqué*), Montréal, Boréal, 633 p. [Édition du centenaire, vol. XII]